

# EN MARGE?



## EN MARGE D'UNE NORME SOCIÉTALE ?

|  |    |
|--|----|
| Maçon et mendiant à temps-partiel...             | 04 |
| Racisme : récit d'une jeunesse à la campagne     | 06 |
| Reine pour un soir                               | 08 |
| Casser les codes du genre et de la sexualité     | 10 |
| « Vivre simplement car chaque acte a un impact » | 12 |
| Le yoga pour se sentir bien                      | 14 |
| À l'écoute de la force                           | 16 |

## EN MARGE D'UN SYSTÈME ?

|   |    |
|---|----|
| « Libertinage, un choix et non une obligation » | 18 |
| « Là pour soigner, quoi qu'il arrive. »         | 20 |
| Loin de la consommation, proche de la société   | 22 |
| Comme un « R » de résistance sur les ondes      | 24 |
| Créateur d'une monnaie en marge                 | 26 |
| Le champion anonyme                             | 28 |
| Un artiste jusqu'à la fin de sa vie             | 30 |
| Le combat contre l'anonyme addiction sucrée     | 32 |

## EN LUTTE CONTRE LES MARGES !

|  |    |
|--|----|
| Un combat pour être accepté                                    | 34 |
| La pensée, l'œil et le cœur dans la ligne de mire              | 36 |
| Être Franc-Maçon, entre fantasmes et réalité                   | 38 |
| Il leur donne la force et elles mènent le combat               | 40 |
| Le pianiste aux « yeux cassés »                                | 42 |
| Un athlète handisport totalement hors normes                   | 44 |
| Aider les personnes épileptiques, un engagement quotidien      | 46 |
| Un espérantiste qui brise les frontières                       | 48 |
| « J'ai failli arrêter plusieurs fois, mais je suis tenace... » | 50 |

## En marge ?

Interroger le concept de marginalité est un sacré défi. Dans un monde où de plus en plus de gens essaient de briser les codes et les barrières, être en marge ne signifie jamais vraiment la même chose. Alors au lieu de dresser le portrait de gens en leur collant une étiquette « marginal » sur le front, nous avons plutôt décidé de leur poser la question. Se sentent-ils à l'écart de la société ? De leurs familles ? Se battent-ils pour abolir ces marges ou bien en sont-ils fiers ?

Ce magazine n'a certainement pas pour but de vous faire un catalogue de personnes hautes en couleur, mais bien de donner la parole à ces gens. Pour que vous réalisiez que derrière les clichés et les différences il y a bien un humain, avec un parcours qui l'a conduit où il est aujourd'hui.

On dit parfois que le meilleur moyen de comprendre le présent est le passé. Alors nous espérons que vous prendrez le temps de lire ces histoires, de rencontrer ces individus à travers l'encre et le papier. Parce que ces personnes ont accepté de s'ouvrir à vous, de se montrer dans l'intimité de leurs maisons, de montrer leurs forces et leurs faiblesses, leurs doutes et leurs espoirs.

À travers ce magazine, nous avons tenté de présenter au mieux ces personnes. Condenser des heures d'interview en quelques centaines de mots n'est pas aisé. Nous vous confions donc ces pages avec au moins la certitude que nous avons fait de notre mieux, et offert la parole à ces gens du quotidien qui ne sont pas si loin de vous.

**Nicolas Sadourny**  
au nom de la rédaction



186 Route de Grenade  
31700 Blagnac  
05 31 08 70 52

[iscpatoulouse@groupe-igs.fr](mailto:iscpatoulouse@groupe-igs.fr)

### RÉDACTION

Directrice de la publication : Sophie Arutunian  
Rédaction en chef : Pierre Vincenot, Xavier Lalu  
Maquette & exécution : Cédric Serres, J3 Promo 2020-2021  
Secrétariat de rédaction : J3 Promo 2020-2021

Océane Arasse • Noémie Bouisset • Emmanuel Clévenot • Lucas Cousinet • Raphaël Crabos • Charles Dequé • Alix Drouillat Melvin Gardet • Owen Huchon • Bary Isaac • Benoît Leroy Axel Marhouga • Luigy Mathias • Manon Moreau • Thomas Naudi • Guillaume Pannetier • Lauriane Pelao • Manon Pitaud Julia Pouligny • Emmanuel Rivals • Bastien Rodrigues • Nicolas Sadourny • Justine Seguin • Léa Soidriddine



Fabrice Fernand

## Maçon et mendiant à temps-partiel...

**Fabrice Fernand est un travailleur. Ces vingt dernières années, il n'a pointé qu'une seule fois à Pôle Emploi. Pourtant, trois jours par semaine, il s'assoit devant un supermarché et mendie.**

Sur le parking, le vent d'outan fait danser les dernières feuilles mortes de l'automne. L'hiver toque à la porte. Avec lui, le froid et l'humidité. Assis à même le sol, devant l'entrée du supermarché, un homme attend. Une petite coupelle en plastique repose à ses pieds. Relié au râtelier à vélo par une laisse, Fûté, son jeune Husky dort paisiblement. Cet homme, c'est Fabrice Fernand. Il est maçon, gagne 1500€ par mois et fait la manche à temps-partiel.

*« Je suis né le 27 juin 1983, dans le Nord. Je vivais dans une cité racailleuse, avec mes deux grands frères, ma daronne et*

*mon daron. Enfin... celui que je pensais être mon daron ». En réalité, son père biologique est parti à sa naissance. Sa mère avait décidé de lui cacher l'existence de cet inconnu violent et alcoolique. Un passé sous scellé qui, par le hasard des choses, a fini par ressurgir soudainement. « À partir de ce jour-là, j'ai dérapé et ma vie a basculé, murmure-t-il d'une voix chevrotante. Le petit garçon sage que j'étais s'est mis à faire des conneries jusqu'au soir où je me suis fait griller ».*

### Enfance carcérale

Il sort de sa poche un paquet de

Marlboro et se roule une clope. La peau durcie de ses doigts épais témoigne des centaines d'heures de chantier endurées. *« J'avais 14 ans. Avec un pote, on venait de voler une voiture mais les flics nous ont surpris ».* S'en suit une course-poursuite, les deux ados abandonnent le véhicule, s'enfuient en courant et se séparent. *« Les keufs s'étaient garés au même endroit, ils nous cherchaient. En revenant sur mes pas, j'ai aperçu leur fourgon. Vide. Personne dedans ».* Fabrice grimpe à l'intérieur, met les gazs et brûle le véhicule de police sur un terrain de foot, quelques kilomètres plus loin. *« À six heures du mat', le lendemain, ils sont venus me chercher chez ma mère. Douze schmitts. Ils ont défoncé la porte et ils m'ont embarqué ».* crache-t-il crispé, comme si l'adrénaline avait survécu aux années. Quelques jours après avoir soufflé sa quinzième bougie, il est condamné à trois ans de prison ferme.

*« J'en ai un bon souvenir, ricane-t-il. La prison, c'était un camp de vacances ! On avait la Play, la Super Nintendo et tous les mercredis après-midi, le curé venait nous voir et nous filait quelques clopes, des timbres et du papier pour qu'on écrive à nos familles ».* Là-bas, Fabrice commence à fumer du shit, ramené en douce par son frère lors des parloirs. *« Avant, je ne m'étais jamais drogué. Je me contentais de la vendre... ».*

## Nouvel envol

Il retrouve sa liberté à 17 ans mais se voit refuser le droit de revenir vivre à Grande-Synthe, là où il a passé son enfance. Le juge l'oblige par ailleurs à reprendre ses études. Avec sa mère et sa demi-sœur, ils prennent alors la route du sud et s'installent à Toulouse. Deux ans plus tard, il obtient son CAP mécanique poids lourd avec 10,51 de moyenne générale. Un nouvel homme est en train de naître. *« J'ai quitté mes survet' Lacoste de racaille, enfilé des sweats tout simples et découvert le rock. Je crois que je peux dire que j'étais presque devenu un hippie »*. En gesticulant, un vieux tatouage aux contours nébuleux se dévoile sur son poignet gauche. *« FF. C'était mon surnom de DJ ! »*.



Masque chirurgical négligemment placé sous le menton, une canette de 8.6 Original dans le creux de la main, Dany, son meilleur ami, lui tire son chapeau. *« FF c'est pas un mec qui profite du RSA. Je le connais depuis dix ans et je l'ai toujours vu travailler ! »*. Après un an passé dans un garage Renault, Fabrice est embauché comme mécanicien dans un petit village. Il y travaille cinq ans puis s'associe à son nouveau beau-père, maçon. *« Un mec en or. Le premier à ne pas être violent avec ma mère. Il a déclaré un cancer. Un an plus tard, il décédait... »*. Le regard terni par l'évocation de ce douloureux souvenir, il tire sur sa cigarette. Elle s'est éteinte.

### « Il gagne plus que moi ! »

Le magasin a ouvert ses portes

depuis une heure. Assis en tailleur, Fabrice allume son poste de radio. L'antenne pointée vers le ciel, la voix d'Yves Calvi commence à crépiter. D'ici, le va-et-vient des clients offre un étonnant défilé de jambes. Certaines font une halte, caressent Fûté, déposent une pièce dans la coupole, adressent un sourire à Fabrice puis disparaissent aussitôt. *« Je viens ici tous les week-end. Parfois même les vendredis. Si j'arrive à 9 heures et que je reste toute la journée... Je peux me faire facilement 80 euros et un sac de bouffe »*.

En dépit des apparences, Fabrice n'est pas au chômage. À la mort de son beau-père, un ami lui tend la main et l'aide à clôturer les chantiers inachevés. Il l'engage ensuite comme maçon. Un CDI auquel Fabrice

**C'est pas par plaisir que je fais la manche. Je m'exprime bien, je suis clean sur moi, mais je reste un marginal... un marginal camé !**

s'accroche depuis maintenant dix ans. Avec ses 1500 euros par mois, il a quitté la rue et les squats pour s'installer dans un petit appartement.

Trousseau de clefs à la main, gilet jaune de sécurité sur les épaules, un employé du magasin l'interpelle, *« Comment ça va depuis hier ? »*. Sur son pull, une étiquette mentionne *« Clément - Hôte de caisse »*. Il travaille ici depuis trois ans, *« Je ne savais pas qu'il avait un job à côté... C'est surprenant, il gagne plus que moi finalement ! »*, lâche-t-il dans un éclat de rire, avant de tourner les talons et de s'engouffrer dans le supermarché.

Fabrice est pensif. Il soupire. Sa voix rauque vient finalement rompre ce pesant silence. *« C'est pas par plaisir que je fais la manche... Je m'exprime bien, je suis clean sur moi mais je reste un marginal... un marginal camé ! »*. Chaque mois, il consacre un budget colossal à la cocaïne, à l'ecstasy et au haschisch. Une addiction coûteuse, qui l'oblige à mendier pour arrondir ses fins de mois et l'entraîne un peu plus en marge de la société.

La nuit est tombée. De retour dans sa garçonnière, Fabrice attrape une bière dans son frigo, tombe dans son canapé et s'allume un joint.

EMMANUEL CLÉVENOT

Mehdi

## Racisme : Récit d'une jeunesse à la campagne

À 22 ans, Mehdi vit depuis toujours à la campagne. Ce jeune français métissé (une mère tunisienne et un père algérien) témoigne du racisme dont il a été la cible à l'adolescence.



Crédits : Photographies de la famille

Les premiers jugements et regards douteux dont Mehdi se souvient remontent à ses 13 ans. À l'époque, il pose ses bagages dans un nouveau village, après un énième déménagement entre plusieurs villages situés au sud du département de la Haute-Garonne. La famille emménage donc à Rieux-Volvestre, petite commune de 2 500 habitants, où elle résidera jusqu'en 2018. Neuf années durant lesquelles le cadet de la famille a découvert son identité en faisant face aux regards agressifs ou encore aux accusations mensongères. Avec du recul, il comprend désormais qu'il était victime d'une différence de traitement à cause de son origine.

### Une gueule d'Arabe pointée du doigt

Dans le village, les jeunes avec qui il passe son temps libre sont les premiers à lui faire remarquer sa différence en employant sous couvert d'humour, des termes comme « *bounoul* », « *le gris* » ou « *voyou* ». « *Je m'entendais super-bien avec eux. C'est pas des inconnus qui disaient ça, c'est des anciens amis. Avec du recul, ça me fait chier* ». Mais les collégiens ont pour habitude de se parler mal entre eux. Alors ni lui, ni sa sœur Aïda ne se sont doutés que les remarques qui le visaient n'étaient que le début d'une adolescence perturbée par des doigts pointés sur lui... et sa gueule d'Arabe.

**En attendant mes enfants devant l'école, je voyais bien comment les gens les regardaient. Cette manière de regarder suffisait, il n'y avait pas besoin de mots.**

La mère de Mehdi, qui est née et a vécu à Marseille avant de quitter la cité phocéenne à 20 ans, ne s'est pas vraiment inquiétée des problèmes de racisme auxquels pourraient être confrontés ses enfants : « *j'avais plus peur qu'ils y soient confrontés en ville qu'à la campagne. C'est d'ailleurs pour ça que je les ai éduqués ici* » confie-t-elle. Si elle ne regrette pas son choix, elle dit avec amertume avoir été peut-être trop positive : « *Je ne pensais pas qu'il y aurait du racisme à la campagne à l'époque. Mais en fait si* ».

En plus des blagues déplacées et des regards prononcés, Mehdi dit avoir fait face à de nombreux contrôles de police entre ses 14 et ses 18 ans et à des accusations non fondées de la part de son entourage. Sa sœur raconte : « *pendant une fête, des personnes présentes ont commencé à accuser mon frère d'avoir ramené de la drogue, sans fondement. Donc j'ai pris sa défense et on m'a répondu "tu n'es pas chez toi ici"* ». Un sous-entendu qui peut parfois virer au drame, comme en 2017. Mehdi est agressé par plusieurs hommes, « *des mecs de 35/40 ans me sont tombés dessus parce que j'étais Arabe. Ça, c'est un souvenir marquant. On s'en est pris clairement à moi pour ça. On m'a taillé le visage et ils ont mis un coup de couteau à mon pote* ». Un acte qui leur aura valu un passage à l'hôpital. Les agresseurs ont été condamnés depuis.

« *Je vivais ça très mal, la période des sorties* » confie-t-il, « *les boîtes de nuits et les fêtes de*

*village c'était jamais trop bien. Les gens me regardaient et se demandaient ce que je faisais là* ». Aïda reprend la parole : « *Je l'ai toujours plus ressenti à travers mon frère [le racisme]. En plus il était jeune et il faisait des bêtises comme tous les jeunes de son âge, mais c'était toujours lui qu'on pointait du doigt ou qu'on ne laissait pas entrer en boîte de nuit* ». Selon elle, le fait que Mehdi soit un garçon, qu'il soit mat de peau et qu'il s'habille en jogging basket, « *ça ramène à*

*un cliché du mec de quartier* ». Des clichés dont souffriraient davantage les garçons que les filles pendant l'adolescence. « *"Voyou", "racaille", ça évoque toute ma jeunesse. "Racaille" c'est un mot que je ne supporte plus [...]. Mes sœurs n'ont pas fait face au même racisme que moi* » confirme-t-il (Cloé, la plus grande des trois frères et sœurs, et Aïda sont souvent prises pour des Antillaises). Avec le temps, le petit frère de la famille s'est éloigné de certaines



personnes, il s'est « *un peu renfermé* ». Il explique aussi que cela a pu conduire parfois à des moments de paranoïa. À voir du racisme partout, à se sentir observé. D'après lui, « *ça aurait été beaucoup plus simple de vivre en ville. Les gens y sont plus ouverts. On y voit plus de mecs comme moi* ».

### Une intégration plus facile en ville ?

Loin de considérer que les habitants de la campagne sont tous racistes, ils notent néanmoins que le racisme s'exprimerait plus facilement en périphérie des villes puisque « *tout le monde se connaît et se parle* ». D'ailleurs, ils affirment s'être infligés une forme de pression sociale. En effet, avec une mère qui ne travaille plus à cause de soucis de santé, un père algérien vivant à distance, des difficultés financières et leur peau mate, les enfants ont dû faire face à un cliché qui leur colle aux baskets. « *C'est vrai que j'avais ce souci d'avoir une bonne image et d'être intégrée socialement, [besoin] que Mehdi avait moins* », souffle Aïda. Alors quand ils repensent à ces neuf années, la réaction est immédiate. « *Ça a été long* », poursuit-elle, pensive. « *Mais on se portait de l'affection quand même puisqu'on passait du temps ensemble* » finit-elle. « *On s'est éloignés d'eux en grandissant* », complète Mehdi. Pour autant, c'est bien dans leur campagne qu'ils ont noué leurs plus grandes amitiés, celles d'une vie. Mehdi, Aïda et Faïza gardent espoir que la situation s'améliore dans quelques années avec le retour à la campagne des jeunes partis étudier dans les grandes villes. Ils le constatent même déjà.

Adrien Cadène

## Reine pour un soir

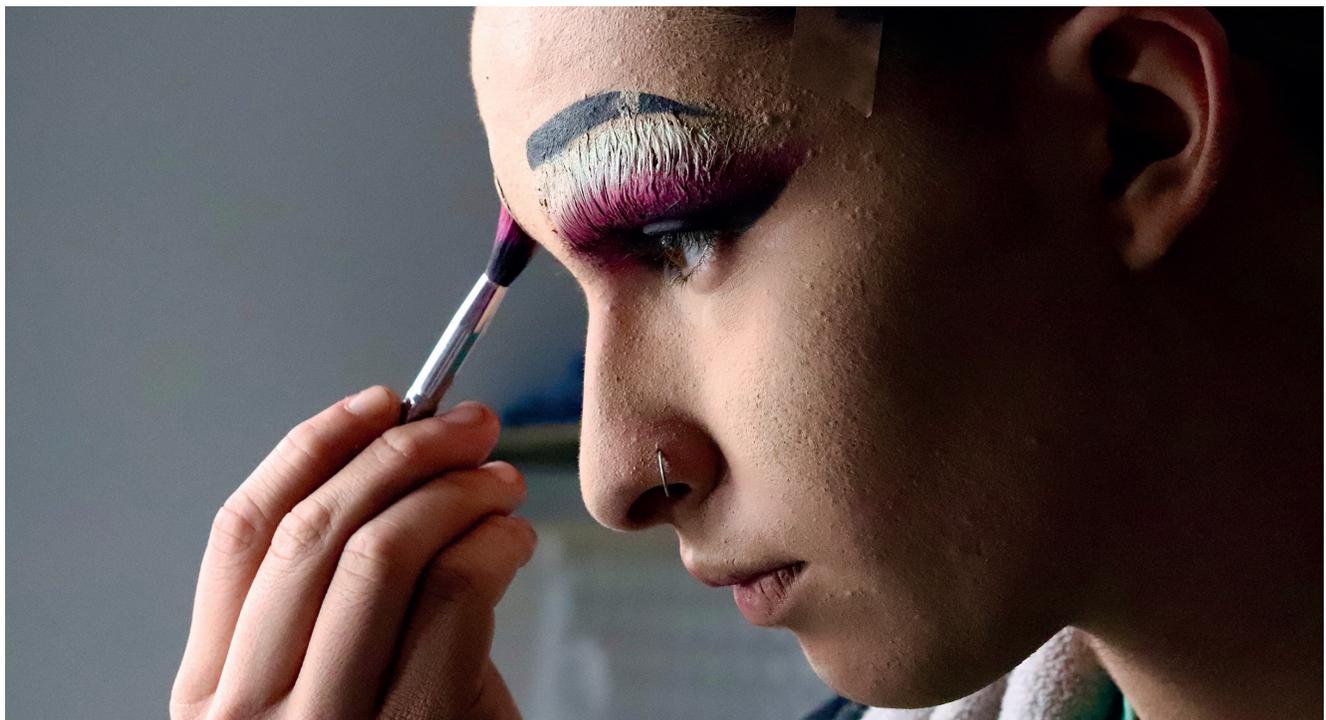
**Récemment diplômé en cuisine, Adrien Cadène a choisi de consacrer sa vie à l'art du spectacle. Plus précisément à l'art du drag. Il devient au moins une fois par semaine Oscura Bruja, drag queen gothique et caractérielle. Un alter ego extravagant à l'image de la personnalité du jeune homme.**

Adrien Cadène ouvre la porte de sa maison vêtu d'un peignoir et jogging noir avec aux pieds des chaussons bleu turquoise. « *Il ne faut pas faire attention, je m'habille toujours comme ça quand je me maquille* », dit-il en souriant. L'entrée donne sur le salon et, plus loin, la salle à manger. « *Bon j'ai déjà tout sorti* », déclare Adrien. En effet. Sur la table à manger, une couronne noire à strass, une perruque blonde, des palettes et des pinceaux de maquillage ainsi qu'un soutien gorge posé sur un collant. Adrien baisse le son de la musique *Ain't My Fault* de Zara Larsson depuis son ordinateur. Il s'assoit. Face à sa

chaise, un cercle lumineux pour se maquiller avec la lumière idéale. Le reste de la maison est calme, ses quatre sœurs, sa mère et son beau-père ne sont pas là.

### L'homme devient reine

Il commence à sortir un à un ses pinceaux d'un pot transparent et les aligne devant lui, force de l'habitude. « *Il y a 5 mois, je ne m'étais jamais maquillé et n'avais jamais porté de talons. C'est venu d'un coup* ». Il allume sa lampe circulaire, emballe ses cheveux dans son bonnet pour perruque. Première étape : cacher les sourcils. C'est en début d'année qu'il a commencé à se maquiller et à s'habiller en drag queen. Il a élaboré son style gothique et glamour en commençant à customiser des vêtements noirs. Il rencontre alors Michel Romain, la quarantaine, barman au G-Girl à Toulouse. Il lui confie qu'il aime cet univers. Il se trouve que Michel, alias Nattachatte, est aussi drag queen et fait partie d'une websérie en tournage. « *Nattachatte c'est ma mère drag, c'est la première drag queen qui m'a maquillé* », ajoute Adrien. Après avoir couvert ses sourcils foncés d'une poudre blanche, il étale une bonne dose de fond de teint. « *Quand on se*



*maquille on se met du plâtre sur la gueule. Il vaut mieux trop que pas assez comme on dit ! »* Il procède au maquillage, serein et concentré.

Adrien a intégré grâce à sa mère drag la websérie *Soirées Draguisées*, en tant qu'Oscura Bruja, son nom de drag queen. Un goût pour la mise en scène qu'il a depuis son enfance. « *On faisait des spectacles quand on était petits. Et même quand on jouait à papa et maman, à chaque fois il voulait le rôle de la fille* », se rappelle Charline Cadène, la sœur d'Adrien âgée de 17 ans. « *Il avait même déjà des manières* », s'amuse-t-elle. Adrien dessine ses sourcils à l'aide d'un pochoir. Il marque une pause, se regarde dans le miroir. Il bombe ses lèvres puis claque la langue comme pour apprécier son travail. Il continue de se faire belle et applique du fard à paupières noir et violet sur ses yeux. Ses parents ont travaillé dans le milieu de la nuit, son père en tant que videur, sa mère en tant que barmaid en discothèque et en cabaret. Adrien l'accompagnait aux heures de fermeture et se prélassait souvent dans les coulisses. Un intérêt qu'il a toujours eu en lui.

### La libération d'Adrien

Plus il se maquille, plus Oscura ressort. Le personnage se révèle avec son costume. Elle devient exubérante et confiante. Après le fard à paupières, Adrien ajoute du contour, du relief pour féminiser les traits du visage. Quelques dernières touches. Il vérifie chaque angle de son visage dans le miroir. Il lève les yeux. Ce n'est plus Adrien mais Oscura. La façon

de parler est plus assurée, suave, les yeux plus perçants et elle se tient plus droite. Une fois vêtue d'une tenue au style mi-gothique mi-glamour, une présence naturelle émane d'Oscura. Un blazer customisé avec des strass, décolleté, laisse paraître un soutien-gorge noir. En dépasse un short très court avec des collants filets et des cuissardes. Le tout évidemment noir, avec des accessoires casse-cou. « *La liberté. Pour moi, Oscura c'est la liberté de m'assumer ! Autant au niveau de la confiance que j'ai en moi qu'au niveau de mon homosexualité. Ça m'a beaucoup aidé* », déclare Adrien, pensif. « *Au début j'étais méfiant, coincé. Maintenant je me sens beaucoup plus à l'aise, dans mon élément.* » Avec un mouvement de sa longue chevelure blonde, Oscura montre sa tenue, défilant à l'image d'une mannequin.

**La liberté. Pour moi, Oscura c'est la liberté de m'assumer !**

Adrien n'osait pas se montrer autant à ses débuts, par peur de la critique. « *On nous insulte, ça m'est arrivé plus d'une fois. Mais ce que les gens ne comprennent pas, c'est que le drag est juste une forme de spectacle. C'est pour le divertissement, pour s'amuser et passer un bon moment. Comme du théâtre !* » Un art apprécié de ses proches. « *La première fois que j'ai vu Adrien en Oscura c'était sur une photo, un portrait. J'ai vu la beauté, le côté artistique. C'est de l'art mais c'est aussi beau de voir l'épanouissement, surtout chez son enfant. C'était magnifique* », admire la mère d'Adrien, Émilie Pebeyre Dias. « *Je me suis dit, il se maquille mieux que moi !* », s'amuse-t-elle. Un avis que partage l'autre mère d'Adrien, Nattachatte. « *Le drag fait ressortir une forme de confiance en lui qu'Adrien*



*n'a pas encore, au moins à ce niveau-là. J'ai hâte du jour où il saura se lâcher autant en Adrien qu'en Oscura.* »

Après un défilé rythmé par la musique exubérante de la drag queen, Oscura se rassoit devant son miroir. Elle s'estompe en moins de 10 minutes à l'aide d'une demi-douzaine de lingettes et de démaquillant. Il faut dire qu'Oscura est persévérante. Elle laisse place à Adrien, de nature plus calme, plus doux. Il va se changer et revient en peignoir et jogging noir. Devant l'entrée de sa maison, il allume une cigarette, le regard au loin. Un aperçu dissemblant de la drag queen, bien qu'il reste encore quelques paillettes collées à la peau du jeune homme.



Crédits: Elisa Garcia

Elisa Garcia

## Casser les codes du genre et de la sexualité

non condamné à la prison à perpétuité et la vie de l'autrice victime de pédophilie par son grand-père. Les deux histoires sont liées au sein de l'oeuvre et se concluent par le coming-out non-binaire de la femme. C'est là qu'Elisa va connaître la non binarité. Iel a également pu compter sur le soutien de ses amis à l'université. Ils l'ont accompagné et l'ont soutenu dans sa quête d'identité comme Julie, « Pour moi le coming out d'Elisa est un exemple de courage parce que s'assumer en 2020 est difficile ». Et c'est il y a presque un an, en mars dernier, que le dessinateur en herbe a décidé de sauter le pas.

**Voilà près d'un an qu'Elisa Garcia a fait son coming out asexuel et non-binaire. Un choix assumé avec fierté qui lui permet de révéler sa véritable identité.**

Un tee-shirt noir ample pour homme siglé de l'expression « I am Negan », jeu de mots en référence à la série *The Walking Dead*. Pour compléter le look, un jean gris slim basique et des cheveux coupés très court. Le côté androgyne d'Elisa est visible dès les premières secondes. « Je m'habille plus masculin que féminin, mais j'ai parfois envie de m'habiller comme une femme ». Car être non-binaire c'est se définir à la fois comme un homme et une femme. Ne pas choisir un genre. Le fan de *Game of Thrones* explique ensuite l'asexualité comme l'absence de désir

sexuel pour une personne. Iel (c'est le pronom utilisé pour désigner les non-binaire) n'a donc jamais ressenti le désir d'avoir des relations sexuelles avec quelqu'un.

Si Elisa, 20 ans, réfléchissait depuis le lycée à son asexualité, c'est à la fac qu'iel va découvrir la non binarité. Alors que c'est encore une jeune femme, l'étudiant en littérature anglaise va lire le roman qui va tout changer. Si le titre a été oublié, l'histoire, elle, est bel et bien restée. Divisé en deux parties, l'ouvrage raconte à la fois le procès d'un pédophile

### Hors des normes depuis l'enfance

La fin d'une recherche de soi qui aura duré 20 ans. Car Éliisa a toujours su qu'iel n'était pas cette fille hétérosexuelle qu'on attendait qu'elle soit. Il lui fallait simplement trouver les mots à apposer sur son identité. Enfant déjà, l'ancienne jeune femme se souvient que les attributs qu'on associe à une fille n'étaient pas pour iel, « D'après mes souvenirs, je n'aimais pas les robes, je ne voulais porter que des pantalons. ». Même constat pour les jeux, « quand j'étais petite, j'aimais plus les trucs de mecs que de filles. Par exemple, je jouais souvent avec mon frère aux chevaliers, on s'amusait à la bagarre ». Iel se souvient en particulier de son dernier

carnaval de primaire. Elisa voulait porter un costume de soldat de la seconde guerre mondiale. Ses parents n'ont pas accepté, trouvant cela trop masculin. Elle s'y est donc rendue en rugbyman. C'est alors que les filles de son école lui ont demandé pourquoi elle avait mis un costume de garçon. La petite fille ne comprenait pas toutes ces interrogations. Elle n'a donc jamais eu le courage de se rebeller. Mais au fur et à mesure des années, elle a évolué vers des cheveux de plus en plus courts, des vêtements de plus en plus masculins. Et enfin, la libération depuis un an.

Une décision dont iel n'a pas encore osé parler à sa famille. En effet, seule sa mère est au courant de sa non-binarité et de son asexualité. Un changement qu'elle ne comprend et n'accepte pas vraiment. Quelques disputes ont donc éclaté après l'annonce. Même



si les tensions se sont apaisées, sa mère l'incite à porter des vêtements féminins ou évoque les relations sexuelles avec elle à l'aide de la phrase « Ne jamais dire jamais ». Mais Elisa est sûr de son choix. Iel compte d'ailleurs l'annoncer un jour à sa famille. Pour l'instant iel peut compter sur le soutien de ses amis de fac et de ses abonnés Instagram, qui l'ont soutenu et encouragé dès l'annonce de son coming-out.

### Un choix affirmé

Aujourd'hui, l'étudiant en langue anglaise est beaucoup plus épanoui, « J'ai remarqué dans ses posts Instagram qu'il y avait un sourire, un regard plus pétillant comme si son aura avait changé vers quelque chose de plus resplendissant », témoigne Julie, une amie d'Elisa.

Iel a enfin pu trouver qui iel était, « Je me cherchais pas mal avant. J'étais un peu coincé donc je ne me sentais pas bien. Je me disais "il faut que tu sois comme tout le monde" puis après j'ai découvert tout ça ». Une nouvelle identité qui lui permet de s'apprécier petit à petit. Ses mots lorsqu'iel se définit, interpellent, résonnent, « Je me suis toujours détesté. Je me disais que je ne méritais pas de vivre. J'étais très violent envers moi-même. Et avoir découvert ce que je suis m'a aidé à m'accepter un peu plus, et je me sens vraiment beaucoup mieux ». Une sérénité se dégage alors d'Elisa, c'est peut-être le regard ou la posture. Iel en oublie presque sa timidité, enlevant ses bras d'entre ses genoux.

Puis son regard s'illumine, « Pour moi, être non binaire et asexuel,

**Pour moi être non-binaire et asexuel, c'est une de mes fiertés. Je suis fière de me sentir bien en tant qu'homme et en tant que femme.**

*c'est une de mes fiertés. Je suis fière de me sentir bien en tant qu'homme et en tant que femme ». Car cette identité, le fan de Mano Mannet, acteur vu dans *Le Seigneur des Anneaux*, la revendique pleinement. Ses réseaux sociaux sont remplis de publications sur l'asexualité et la non-binarité ainsi que de messages de soutien aux personnes ayant fait leur coming-out. Iel avait d'ailleurs prévu de se rendre avec une amie à sa première gay pride l'année dernière. Malheureusement l'épidémie de covid est passé par là. Elisa espère que la prochaine édition aura lieu.*

En attendant, iel continue de ne porter aucune attention au regard des autres. Le jeune adulte s'est trouvé et ne compte pas changer, bien au contraire. C'est sa différence qui fait sa force. Iel se sait en marge de la société mais ne cherche pas à en faire partie, « J'ai compris que si j'essayais de m'intégrer et d'être comme la société veut que je sois, je ne serais jamais bien ». Un choix de s'isoler donc pour pouvoir s'exprimer. Et dans cette chambre remplie de posters de Mano Mannet, s'installe une atmosphère un brin révolutionnaire qui ne semble pas prête de s'essouffler.

Axel Delanis

## « Vivre simplement

## car chaque acte a un impact »

**Vagabond, il passe de ville en village pour diffuser sa musique. Un état d'esprit minimaliste qui s'accompagne d'un mode de vie bohème.**

Dreadlocks, pantalon ample et sourire d'une blancheur éclatante, Axel Delanis vit simplement. Mais surtout, il vit isolé de l'infatigable rythme urbain. Intermittent du spectacle, Axel est à la tête de deux groupes de musique, il rejette le consumérisme et le matérialisme qui sont, pour lui, tous les maux de la société. Une mentalité qui va de pair avec son quotidien mesuré. À 34 ans, le musicien vit seul dans la modeste maison qu'il a construite il y a sept ans. Perché en haut d'une colline, l'habitat domine la vallée de Puymirol, dans le Lot-et-Garonne.

Composé d'une ossature bois, d'enduits de terre et d'une isolation de paille, le logement écologique se fond entièrement dans l'environnement champêtre. Son voisin, mais aussi son frère aîné Jonathan et sa belle-soeur Marion, se sont construit le même habitat à dix mètres l'un de l'autre. Un savoir-faire qu'ils ont appris « *sur le tas* » selon Jonathan. « *Nos maisons on les a construites ensemble, on a mis presque 2 ans* », explique-t-il. Axel a voulu façonner de ses mains une maison à son image : authentique et sobre. Un objectif qu'il s'est fixé pour réduire son impact écologique.

En rentrant chez lui ce soir-là, il gravit ces chutes de bois bancales qui font office de marches. La porte d'entrée s'ouvre et laisse passer une vague de chaleur ardente. Une bouffée qui adoucit les traits de son visage crispé par le froid hivernal. Un vinyle de Sydney Bechet diffuse l'éclatante mélodie aux allures de la Nouvelle-Orléans sur un tourne-disque rétro. Les chaises, la table, les fauteuils, tous les meubles en bois sont recyclés créant une atmosphère intime et chaleureuse. Les instruments de musique en sont d'ailleurs les pièces maîtresses. Une contrebasse se repose près du poêle à bois.



Trois guitares sont accrochées au mur, des deux côtés du comptoir, où sont installées des bières artisanales.

### La musique comme moteur de vie

Chaque parcelle de la maison est imprégnée de son art, sa passion, mais surtout de son métier : la musique. Une relation passionnelle qu'il doit à son père. « *J'entendais souvent mon père chanter du Neil Young, faire ses compositions avec la guitare électrique ou la guitare sèche* », dit-il empreint de nostalgie. La musique a réellement pris une place dans sa vie quand il a reçu sa première guitare à 12 ans. Autodidacte, le jeune homme s'est formé tout seul, à l'oreille. « *J'ai appris au fil de rencontres, en échangeant avec des musiciens, en lisant des livres d'études de musique. 90 % du travail, c'est l'écoute de la musique* ». Toute son adolescence est bercée par les influences de Jimi Hendrix, Marilyn Manson et Led Zeppelin.

À 18 ans, Axel vadrouille partout en France, travaille en intérim mais ne se sépare jamais de la musique. « *Tous les soirs, je prenais ma guitare, je m'entraînais à l'harmonica et à la contrebasse sur des vieux albums de bluesman* ». Jusqu'à ses 27 ans, où il décide de se lancer totalement en tant qu'intermittent du spectacle, essentiellement sur du jazz, blues, swing et funk. Festivals, concerts, tournées, de la France au Mexique en passant par l'Arizona, Axel Delanis dessine son propre chemin en compagnie de ses groupes Bordario et les Frères De Loin. Les nombreuses cultures qu'il a

rencontrées durant ses voyages lui ont fait prendre conscience de la véritable valeur de la vie. « *Depuis mes tournées en Amérique latine, je me suffis de peu. Je n'ai besoin pas besoin d'avoir tout le matériel dernier cri.* » La musique est pour lui un moyen de trouver le bonheur, bien plus que l'argent. Un moment de partage, de découverte, qui rassemble. « *La culture permet de rencontrer des gens de différentes castes sociales. C'est une ouverture sur le monde.* »

### Un retour à l'essentiel

Dans sa cuisine, d'innombrables couleurs attirent l'œil. On y retrouve des bocaux remplis de fruits à coque, féculents et légumineuses. Une corbeille de fruits et légumes de saison : poires, châtaignes, navet et fenouil sont disposés au centre de la table à manger.

Des produits biologiques et locaux qui lui valent le plaisir de n'être jamais malade.

Même si Axel peine à maintenir son potager qui jouxte le

terrain de son frère, il n'irait pour rien au monde dans un supermarché. Pour lui, la surconsommation de l'agro-industrie est aberrante.

« *Il y a tout un tas de saloperies dans la nourriture et l'impact écologique est énorme.* »

Dans son alimentation comme dans le textile, le musicien achète le moins possible et se procure ses habits dans des friperies. Marion, sa belle-sœur, partage son avis. « *La pollution, elle est partout. Dans l'air, dans l'eau, et même dans les vêtements. En plus d'engénérer, les produits en contiennent* », affirme-t-elle. Une mentalité



qui se perpétue au sein de la famille puisque sa demi-sœur, Céline, a construit une maison en bois avec des panneaux photovoltaïques dans le Gers. « *En ville, c'est complètement contradictoire de construire une maison écologique, voilà pourquoi de plus en plus de monde s'isole en campagne* », s'exclame-t-elle.

Son quotidien, Axel l'a choisi loin du béton et du tumulte de la rue. Une prise de conscience grâce à ses voyages mais surtout à son enfance. « *L'essence même de la vie, c'est la nature. Et cette sensibilité vient des nombreuses fois où je grimpais aux arbres avec mon frère* », se souvient-il. Assis sur le tabouret, près du poêle à bois, la flamme dansante réchauffe ses mains encore tremblantes. Sans un regard, il prononce ces mots avec aplomb, « *Je me définis en tant que personne normale. Personne n'est en marge de la société, tout le monde appartient à un groupe* ». Un silence absolu recouvre la pièce, avant d'être brisé par son rire cristallin.

MANON PITAUD

Alex Voisin

## Le yoga pour se sentir bien

**Bien loin de l'effet de mode qu'on lui connaît aujourd'hui, le yoga est avant tout une philosophie de vie. Se recentrer sur soi et la nature, pour être à l'écoute des autres. Ce choix de vivre différemment, Alex Voisin l'a fait il y a une vingtaine d'années. Depuis, il l'enseigne...**



Crédit : l'Atelier du Yoga

Un vendredi matin d'automne dans un petit village du parc régional des Landes de Gascogne. Au bout d'un chemin de terre accidenté, une maison landaise typique. Au-dessus de l'entrée, plusieurs drapeaux de prière tibétains flottent dans l'air. Pas de doute, nous sommes au bon endroit. Une petite porte s'ouvre. En sort un grand homme, la cinquantaine, petite barbichette au menton, sourire aux lèvres. Il respire la joie de vivre. Son ton calme et chaleureux invite à entrer. Alex Voisin n'est pas un ermite, mais c'est tout comme. Il faut dire que la vie de yogi est assez différente de la vie habituelle : être en harmonie avec la nature et ce qui nous entoure. Vivre en recul de la société, sans pour autant en être totalement coupé. Seulement une envie de ne pas être dans le mouvement permanent. « *Se recentrer sur soi et ce qui nous entoure, pour être à l'écoute des autres* ». Une vie en vitesse réduite, en décalage avec la productivité et le stress, mais toujours à l'heure.

### Enseigner pour aider à aller mieux

Assis au coin du feu, Alex raconte sa rencontre avec le yoga. Il est tombé dedans lorsqu'il avait 6 ans, initié par son père lorsqu'il vivait encore à Dijon dans les années 70. Un peu perdu de vue, il ne s'y est remis que bien plus tard, et a incité sa compagne Nathalie à essayer. « *J'avais un*

*corps douloureux, et beaucoup de difficultés à être bien avec moi et les autres. Alex m'a conduit vers le yoga, et j'ai de suite su que c'était ce que je voulais faire* ». Ce choix de vie inhabituel, Alex l'a fait il y a une vingtaine d'années, et s'explique avant tout par son histoire personnelle. « *On était des névrosés. Dyslexiques, on se sentait incompris, rejetés* ». Une source de tensions et d'asphyxie intellectuelle qui l'a emmené vers la spiritualité hindoue. « *On n'avait plus le choix. C'était soit on se tirait une balle dans la tête, soit on faisait un truc pour aller mieux* ». Petit à petit, Alex a commencé à lâcher prise et à s'accepter.

Voilà une quinzaine d'années qu'ensemble ils enseignent le yoga à des personnes de toutes horizons : jeunes, âgées, ou en situation de handicap. Peu importe sa morphologie ou son âge, pendant les cours « *Alex arrive à nous faire oublier ce qui se passe hors de la salle* », confie Myriam, pratiquante depuis huit ans. Après vingt ans passés dans l'éducation nationale, le couple a fait le choix de vivre différemment. « *On avait un logement de fonction. On a choisi d'acheter un camping-car pour voyager plutôt qu'une maison* ». Ainsi, ils partent à la rencontre de divers maîtres de yoga pour se former. Au plus fort de son activité, l'Atelier du Yoga d'Alex et Nathalie accueillait 250 personnes par semaine. 250 histoires différentes, remplies de joies et de difficultés. D'où ce besoin de décompresser et de se retrouver un peu seul, en recul avec la nature. « *Après cette période, on n'a pas envie d'entendre les difficultés des autres, et encore moins de parler des nôtres* ».

### Cultiver sa différence

Vivre yogi, c'est suivre le mou-

vement du jour. Après un lever aux aurores, Alex déploie son tapis et fait sa séance pour bien débiter la journée. Puis il s'occupe du lieu, cultive son terrain pour rechercher une forme d'autonomie. « *C'est un travail sans prise de tête. Si on en a marre, on s'arrête et on reprend plus tard* ». Alex fait aussi des vidéos, pour garder contact avec ses élèves. Un mode de vie en retrait, mais pas coupé de toute technologie pour autant. Ici, pas de télé ou de radio, mais un ordinateur et Netflix projeté sur un mur. « *Nous ne sommes pas dans*

*la surconsommation* ». Une volonté de ne pas être dans un circuit de « toujours plus ». Nul besoin d'artifice lorsque l'on se sent bien. Plus jeune, le couple vivait dans un confort rudimentaire. « *On dormait sur un matelas, et on mangeait par terre. Plus personne ne voulait déjeuner chez nous* », s'en amuse Nathalie. Le yoga apporte une vision positive de la société et de l'humain. Gandhi disait « *Soit le changement que tu veux voir dans le monde* ». Une vie simple, sans vouloir nécessairement davantage.



Crédit : Raphaël Crabos

### « Toi, tu es différent, tu n'es plus le même... »

Une philosophie de vie différente mais complètement assumée par le professeur. Cette sensation de ne plus avoir de stress permanent, il la vit au quotidien. « *Ce besoin de voir du monde, on ne le ressent pas. On ne se prive pas. Si on a envie d'être seuls, on reste seuls* ». Vivre dans la solitude peut se faire par dépit, mais peut aussi être un choix. Alex l'a ressenti dès le début de sa quête vers le bien-être. « *On ne cherche pas à se séparer des autres, mais il y a un mouvement de leur part* » ; « *Toi, tu es différent, tu n'es plus le même* ». Jusqu'il y a peu, Alex marchait pied nu en toutes circonstances, et prenait un bain froid chaque matin. « *Déjà là, les gens nous prenaient pour des fous* ».

Mais cette marginalité, il ne la changerait pour rien au monde. Lorsqu'on lui demande à côté de quoi passent ceux qui ne voient dans son mode de vie aucun intérêt, la réponse est simple : « *de la joie permanente ! Tous les matins, on prend conscience qu'on est vivant et qu'on va avoir la chance de vivre une journée de plus. La plupart des gens se lèvent et se traînent pour aller au boulot. Au moment où ils se lèvent, ils regrettent déjà d'être en vie* ». Plus qu'un effet de mode, le yoga est avant tout une philosophie de vie, en marge des codes actuels et de la surconsommation.



Benjamin-Alexandre Miller

À l'écoute

de la Force...

**Gestionnaire comptable à la Mairie de Dijon, Benjamin-Alexandre Miller est aussi un Jedi connu sous le nom d'Alexandre Orion. Un chemin de pensée inspiré des philosophies orientales, à la sauce Georges Lucas.**

Il n'y a pas si longtemps, à vrai dire en ce moment même, dans une galaxie pas vraiment lointaine, la nôtre en l'occurrence. Benjamin-Alexandre Miller termine sa journée à la mairie de Dijon où il exerce en tant que gestionnaire comptable. Comme à son habitude, ce cinquantenaire au collier de barbe blanc consulte, en rentrant chez lui, les forums et serveurs de discussion en ligne du « temple ». Il n'est pas protestant mais bien Jedi depuis maintenant plus de huit ans. Chez lui, rien ne laisse présager au premier abord qu'il est

un disciple de la force. Point de sabre laser ou de robots majordomes dorés lui apportant un breuvage exotique venu de la bordure extérieure. C'est que le jediisme, ce mouvement dont il a été adoubé Maître en 2015, tire plus son inspiration des philosophies orientales que de la guerre des étoiles en elle-même.

Il explique en effet, avec son fort accent britannique, que « c'est une manière de voir le sens du monde et de faire un travail sur soi ». Une réflexion qu'il estime mener selon lui, en étroit lien avec la force. « Elle

*occupe toute la place, même si on y pense pas », explique-t-il. Dans sa démarche, il ne vise pas à acquérir quelconque superpouvoir mais son objectif est plus spirituel. « Cela me permet de savoir que je fais partie de quelque chose d'énorme, détaille-t-il. Il y a l'univers dans toute son énormité, des particules jusqu'aux galaxies et moi je suis là au milieu ».*

Un travail sur soi, pour se connaître, connaître sa place, ses forces et ses limites. Une tâche nécessaire d'après lui, à l'instar des héros imaginés par Georges Lucas, pour ne pas tomber du côté obscur de la force. Selon lui, elle se manifeste surtout par le fait de « ne pas accepter à la base que l'on porte en soi, tout le temps, toutes les émotions comme la haine, la méchanceté ou la mesquinerie ». Une ignorance qui entraîne pour lui bien des maux de la société actuelle. « Quand on ne peut pas supporter la part sombre de soi-même, on commence à la projeter sur le prochain. Ce n'est pas très différent des considérations que l'on pourrait tirer de l'œuvre d'Hannah Arendt, la banalité du mal ». D'un concept cinématographique, le côté obscur est pour lui un véritable obstacle de la pensée.

### Sur les traces du héros aux mille et un visages

Cette voie de Jedi, Benjamin-Alexandre Miller s'y est officiellement engagé en 2012, en rejoignant le

forum de l'Ordre du Temple Jedi et en y commençant une formation d'apprenti. Mais c'est depuis son enfance qu'il s'intéresse aux cheminements de pensée sur soi-même. « *Par l'intermédiaire de Star Wars, j'ai découvert quand j'étais plus jeune les philosophies orientales et occidentales. Je m'y intéresse beaucoup depuis* ».

Toutes ces inspirations l'ont amené aujourd'hui à suivre une voie qui, si elle ressemble à l'œuvre de Georges Lucas dans la forme avec une reprise de la sémantique propre à la saga, tire plus ses fondements philosophiques des écrits du mythologue américain Joseph Campbell. Dans son ouvrage, *Le héros aux mille et un visages*, il y présente l'aventure mythologique du héros. Un parcours, universel aux religions et aux mythologies, repris par de nombreux scénaristes au cinéma, Georges Lucas y compris.



Ce parcours, Benjamin-Alexandre Miller en est arrivé à son terme. Dans le chemin tracé par Campbell, c'est suite à un appel que le héros part à l'aventure. Il fait alors face à des épreuves, parfois aidé par un mentor, avant de revenir auprès des siens pour apporter sagesse et pouvoirs aux siens. Aujourd'hui nommé maître Jedi après avoir notamment écrit quatre livres lors de ses pérégrinations spirituelles, il s'attèle désormais à former des apprentis.

Entant que mentor, « *il introduit dans le jediisme beaucoup d'éléments tirés de la vraie vie à partir de la philosophie ou de l'humanisme* », témoigne Ethan Marrs, l'un des ses apprentis. « *Ses contributions ont été dédiées à garder en vue les théories de Campbell notamment pour aider la communauté à*

*comprendre pourquoi l'idée même du jediisme est précieuse pour les gens. Il s'est concentré à développer une voie d'étude qui, au delà de s'inspirer de la fiction, prend en compte des éléments plus traditionnels qui se manifestent en premier plan dans la fiction* », complète t-il.

### Un goût de l'échange

Mais au-delà de l'aspect spirituel et quasi mythologique, le jediisme est aussi l'occasion pour cet amoureux de la philosophie d'échanger. A côté des séances de méditations, sa foi en la force trouve un intérêt dans la discussion avec les autres membres de l'ordre. Chaque mercredi, il invite ses confrères à prendre le thé en ligne. Un moment d'échange pur. « *Ce n'est pas pour discuter*

**Je ne suis pas là pour enseigner ou prêcher, surtout pas !**

*de quelque chose en particulier, je ne mène pas la discussion, raconte-t-il. Moi je suis là, je me mets à la disposition de toute personne qui veut parler de n'importe quoi. Je ne suis pas là pour enseigner ou prêcher, surtout pas !* » ajoute-t-il en souriant.

Ce qu'il recherche dans ces moments, c'est le dialogue. Une notion qu'il caractérise, une nouvelle fois avec philosophie comme un moment où « *les idées se mêlent comme l'air dans une pièce. À moment donné ça arrive à un équilibre* ». Une forme qu'il veut absolument différencier du débat « *parfois trompeur* », et pourtant tellement plus dans l'air du temps.

A l'écouter parler, Benjamin-Alexandre Miller tient plus de l'écrivain romantique que du geek en quête d'identité qui pourrait en être le préjugé. L'extrentrique apparent se transforme rapidement en un essentialiste, disciple de Platon. Et alors que la conversation va s'achever nous attendions d'être gratifié de celui qui se qualifie comme « *un moine philosophe* », d'un fameux « *que la force soit avec vous* », l'adieu célèbre de la *guerre des étoiles*. Il n'en sera rien. On laisse cette expression à la science-fiction.

Charles

## « Libertinage, un choix et non une obligation »

**Partage et respect sont les deux mots que Charles emploie le plus dans son quotidien. Introverti de nature, il a trouvé dans le libertinage une nouvelle façon de s'exprimer. Mais évidemment, ces pratiques sexuelles peuvent parfois déranger son entourage. Pour lui, c'est l'incompréhension du milieu qui en est la cause.**

Il est 23h30 et aucun retard n'est autorisé. Le texto est clair, les consignes sont strictes : « *RDV 23H30 sapé et à l'heure !* » Comme un secret bien gardé, l'adresse du lieu de rendez-vous est envoyée au dernier moment. Sur place, Charles nous accueille. Quelques bracelets, une chemise blanche, un chino et de petites bottines drapent son mètre soixante-quinze. Lui, n'est pas tout jeune, ses cheveux grisonnants et ses rides apparentes ne trompent pas. Mais vieillir ne semble pas l'inquiéter, bien au contraire, ses yeux pétillent et son sourire habille parfaitement son visage. Dans la rue, des hommes et des

femmes attendent devant une porte blindée, elle-même protégée par deux videurs. Charles est un habitué. Ni une, ni deux, il entre. C'est ainsi que le lieu préféré de Charles commence à dévoiler ses premiers mystères.

Il pénètre alors dans une salle à l'ambiance intrigante. Les lumières sont tamisées, le bar se remplit et les verres se vident. Sur la gauche, d'autres partagent un moment sur la piste de danse. Les mouvements sont langoureux, les danseurs sont proches, très proches... Un peu plus loin, dans l'obscurité, un couloir où le mercure dépasse les moyennes. Des alcôves s'échappent des ombres qui se meuvent pour dessiner des scènes un peu plus privées. Elles sont au nombre de deux, parfois trois ou même quatre, allongées, debout ou encore à genoux. Les gémissements se multiplient, mais ne se ressemblent pas.

Voilà ce qui aurait pu être le tableau d'une rencontre avec Charles. Une rencontre sur-mesure, racontée par celui qui s'adonne au libertinage depuis plus de vingt ans. Mais évidemment, une pandémie a décidé de



traverser le monde, empêchant toutes expériences de ce type. Bien moins séduisante, cette rencontre sera une énième fois virtuelle. Dommage.

### Une enfance oubliée

Introverti depuis son plus jeune âge, pour Charles, il n'est pas facile d'évoquer son enfance. Il faut dire qu'il n'en garde pas de bons souvenirs, au contraire. « *Mes parents se sont séparés alors que je n'étais qu'un gosse. On m'a baladé d'écoles en écoles, j'étais un peu leur punching-ball.* » Une situation qu'il « *ne souhaite à aucun autre enfant.* » Une période de sa vie qu'il aurait « *aimé oublier.* » De son côté, Karine, sa petite amie, n'en sait pas plus. « *Bien sûr, on a déjà abordé le sujet, mais il n'en parle pas du tout. Des fois, j'ai l'impression qu'il est né directement au collège.* »

Pour connaître une anecdote de son enfance, il faut se tourner vers Eric, un ami depuis toujours. « *Il n'aime pas parler*

*de lui et de ses sentiments, sauf au lit* » lance-t-il, rieur. A peine plus jeune que lui, Eric connaît Charles « *depuis le collège.* » C'est par hasard que les deux compères se sont rencontrés. « *Nous étions amoureux de la même fille en cinquième ! Mais si je me souviens bien, on a pris un râteau tous les deux.* » Puis ajoute, « *en fait, on s'échangeait les informations sur elle. Comme des gamins, on essayait de savoir des choses comme sa couleur préférée, puis on se le disait.* » Une envie de partage qui ne date pas d'hier.

### S'échapper et partager

« *Je ne sais pas si on peut vraiment dire que c'est une échappatoire.* » Pour Charles, le libertinage est plus « *une façon*

*des'épanouir personnellement* » Une explication plutôt abstraite, et pourtant si simple. « *En fait, c'est ce qui me rend heureux.* » Une vie sexuelle qui se débride alors qu'il n'est que mécanicien en région toulousaine. A tout juste la vingtaine, il se rendait dans les clubs privés les soirs de week-end. Une adolescence qui, contrairement à son enfance, n'a pas été oubliée. « *J'étais avec mon ex-copine et on s'amusait dans ces clubs.* »

Des lieux de débauche, mais des lieux de respect. « *On les voit vite les gens qui n'y comprennent rien. Les personnes qui vous disent que : les femmes qui se tapent plusieurs mecs sont des sal\*pes (sic), je ne pourrais pas sortir avec elles. Et bien, ces personnes ne sont pas faites pour ce milieu. Ils ne savent pas dissocier le plaisir de l'amour.* »

Comme si quelque chose avait changé chez lui, d'abord fermé, son visage s'ouvre et ses phrases se rallongent quand il s'agit de parler de sexe. « *C'est comme dans un couple, parfois vous faites l'amour, parfois vous êtes plus bestiaux.* »

En clair, les libertins, ce sont « *des personnes qui veulent se faire plaisir (sexuellement) dans le respect* ». Sortir de sa routine sans tromper sa petite amie. Voilà le compromis qu'offre ce mode de vie.

### Un mode de vie que l'on choisit

« *C'est un choix et ce ne sera jamais une obligation.* » Mais évidemment, sa sexualité est souvent déroutante pour son entourage. « *Dans les conversations, j'évite d'en dire trop. Les gens ne me croient pas. Ils veulent des photos,*



Crédit : Charles

*des preuves. D'autres me demandent même le numéro des filles, et puis il y a ceux qui parlent d'infidélité.* » Pourtant, Karine et Charles, en couple depuis trois ans, partagent ces expériences à deux et s'accordent pour dire « *que l'infidélité n'existe que si c'est fait dans le dos* ».

Alors qu'aujourd'hui « *le libertinage peut être mal vu* », Charles replonge à la fin des années 90 et explique qu'« *avant les clubs privés étaient aussi fréquentés par les riches. C'était un lieu de plaisir, sans classe sociale. J'ai même croisé mon médecin de famille dans un club* ». Désormais, les choses ont évolué. « *Les clubs privés sont devenus des soirées privées.* » C'est à dire que les personnes qui ont de l'argent ne se mélangent plus avec les « *tout venant.* »

Aujourd'hui, cet intérimaire ne changerait de vie sexuelle pour rien au monde. Cependant, il lui arrive de se surprendre en train de rêver à une vie de famille parfaite. Moins en marge.

EMMANUEL RIVALS

Christophe

## « Là pour soigner, quoi qu'il arrive. »

**Infirmier, Christophe aime prendre le temps avec ses patients. Pour ne pas courir entre deux pansements et avoir la possibilité d'apprendre à connaître les résidents, il a choisi, il y a plus de 20 ans, le service psychiatrique. Après la pédopsychiatrie et les urgences, sa carrière l'a mené à l'UHSA, auprès de prisonniers.**

Christophe, vous avez pu le croiser sans vous en rendre compte. Lunettes sur le nez, vêtements sobres, vapoteuse à la main. Sourire aux lèvres, aucun signe n'indique qu'il passe 8 heures par jour avec des criminels. Peut-être parce que, comme il aime à le dire, « on a tous une part sombre en nous, mais elle ne nous définit pas entièrement ».

Avant d'être des prisonniers, ses patients sont des malades. Et avant d'être malade, ce sont des personnes. Avant d'être mis en marge, ils font eux aussi partie de la société. Il leur porte beaucoup de respect. S'il a choisi la psychiatrie, il y a des années,



Crédits : Christophe

c'est pour ne pas courir entre deux soins et avoir le temps de s'asseoir et de discuter.

Le service psychiatrique permet de « *vraiment bien connaître les gens et quand ils nous y aurotisent, à aller au plus profond de leurs âmes* ».

Avec beaucoup d'émotions, il revient sur les raisons qui marginalisent les patients en psychiatrie. Un mot revient, la peur. La peur de l'autre, la peur de la maladie, la peur de la différence, la peur du jugement. Toutes ces peurs qu'il a appris à surpasser, chaque jour, pour aider au mieux. Une inquiétude créée en partie par les médias, qui, selon lui, vont avoir tendance à stigmatiser les malades. « *Dès qu'il va y avoir un fait divers par exemple, ça va être en une, mettant en avant que c'est un patient schizophrène qui a assassiné quelqu'un, etc* ». Et si quand on parle de psychiatrie, on pense à la bipolarité ou à la démence, la grande majorité des patients souffre de dépression. Beaucoup ont touché le fond après une tragédie, on y retrouve parfois même des cadres, des boulangers ou des coiffeurs. Pourtant, on n'annonce pas un internement psychiatrique comme une opération au genou. La psychiatrie est encore sujette à de nombreux

**Quand ils nous y autorisent, on va au plus profond de leurs âmes.**

jugements. Et la peur d'être jugé empêche certaines personnes de recevoir les aides dont ils ont besoin. Alors Christophe, lorsqu'il est avec ses patients, tente juste de les aider.

Après une bouffée de nicotine, Christophe se penche, comme pour se confier. « *Aux urgences, il y avait ce patient, SDF et alcoolique, qui nous rendait tous fous. Mais quand on s'asseyait à côté de lui cinq minutes, on découvrait que cet homme de 50 ans était un ancien prof, 10 ans auparavant, avec une femme et des enfants. Et qu'il avait eu un accident de voiture, perdu sa famille puis tout perdu en descendant petit à petit aux enfers.* »

### **Bienvenue au pénitencier**

Les services psychiatriques en prison sont très similaires aux autres structures psychiatriques, explique Christophe. Ici,

comme ailleurs, les lits sont toujours pleins. Quarante places qui ne cessent d'accueillir des patients. Et si on retrouve plus de malades atteints, par exemple, de troubles de comportement, la tendance reste la même que dans les services classiques de psychiatrie : beaucoup de patients sont dépressifs.

Alors bien sûr, en prison, le cadre est différent, la sécurité renforcée.



Mais pour Christophe, sa mission reste la même, aider au mieux. « *Moi je suis infirmier, quand je m'assois à côté d'un mec, qu'il soit cadre chez Airbus ou prisonnier, il pleure pareil et moi mon job c'est de les prendre en charge de la même façon.* » Aucune hésitation dans la voix, Christophe est sûr de lui. Il est là pour soigner, quoi qu'il arrive.

### « Comment tu fais pour soigner des assassins et des violeurs ? »

« *C'est comme quand ils cherchaient Mohamed Merah* ». Christophe marque une pause et balade son regard dans la pièce, comme pour se souvenir. « *Dans tous les hôpitaux de Toulouse, on s'apprêtait à le recevoir, blessé. Et bien sûr, on s'est tous posé la question de savoir ce qu'on allait faire mais la réponse est la même pour tout le monde : on allait le soigner. C'est le juge qui juge, nous on soigne.* » Chacun

son rôle, et le sien, il l'assume, quoi qu'en disent les autres.

Quand il parle de son métier à l'extérieur, la même question revient en boucle, « *comment tu fais pour soigner des assassins et des violeurs ?* ». C'est d'ailleurs pour ne pas avoir à se justifier qu'il n'évoque plus son métier et se contente de dire qu'il est infirmier. Le regard lointain, il explique calmement que dans ses anciens services, il avait déjà eu à faire à des patients ayant des antécédents de violence, sans forcément le savoir. Et il imagine que bien souvent, lorsqu'une personne est passée à l'acte, elle était hors d'elle-même. Mais son lien avec le patient, qui il soit, reste le même. Il est infirmier, et il doit le soigner.

« *Moi je ne vois pas un détenu, je vois un patient. C'est facile à dire vous me direz. Prenez le cas d'un assassin. Moi quand je discute avec le gars, sa part*

**Prenez le cas d'un assassin. Moi quand je discute avec le gars, sa part sombre, je n'y ai pas accès. Il ne me la montre pas.**

*sombre, je n'y ai pas accès. Il ne me la montre pas.* » Ces moments de discussion lui permettent de créer des liens avec les patients, d'écouter leurs histoires. Et tous les jours, il réalise que chacun a une histoire difficile. « *Des placements en foyer à répétition, des violences, parfois même sexuelles... Et si ça n'excuse rien, ça permet de relativiser.* »

### Une marge intégrée ?

« *S'ils sont en marge, c'est parce que la société les met en marge.* Et pourtant, pour Christophe, nous pourrions tous basculer de l'autre côté du mur. « *C'est horrible ce que je vais dire mais il m'arrive de trouver des assassins sympathiques, parce qu'on n'est pas méchant tout le temps.* » Travailler dans les services psychiatriques lui a permis de prendre du recul et de réaliser que n'importe qui pourrait être à leur place. « *On a la chance de ne pas avoir laissé notre part sombre prendre le dessus mais ça pourrait arriver, donc je ne juge pas.* »

Aujourd'hui, Christophe fait partie de ceux qui luttent sans relâche contre la marginalisation de ces hommes et ces femmes. A ses yeux, ce sont bien plus que des malades, que des prisonniers. Ce sont des êtres humains.

LÉA SOIDRIDINE

Lucille Billard Baltyde

## Loin de la consommation, proche de la société

Lucille s'éloigne depuis près de six ans de la consommation de masse. Aujourd'hui âgée de 21 ans, elle est végétarienne, antispéciste et préfère sillonner les friperies, commander de la seconde main et consommer éthique. Son objectif ? « Agir en conscience ».



Crédits : Lucille Billard Baltyde

Un samedi midi, dans la queue du McDonald's, place de la Comédie à Montpellier, collégiens et lycéens se ruent en masse vers les bornes pour commander leurs menus, hésitant encore entre le steak et le poulet. Mais pour Lucille, dès 15 ans, la question ne se posait plus. « Dans mon groupe de potes, j'étais la seule végétarienne », se souvient-elle, presque avec surprise, six ans plus tard. Une conviction encore isolée à cette époque. Élève en seconde, elle s'intéresse, après les cours, à la cause animale par le biais de vidéos youtube. « C'était déjà des sujets auxquels j'étais sensible. Par curiosité, je me suis confronté à cette réalité. » Il aura fallu trois jours à la jeune adolescente pour avoir le courage de visionner entièrement le documentaire Earthlings de Shaun Monson. Trois journées qui illustrent le choc vécu par Lucille face aux images de maltraitance animale. Quelques mois plus tard, la vidéo de l'abattoir du Vigan par L214 est diffusée. Cet abattoir fournissait alors les cuisines du lycée de Victor Hugo à Lunel, où Lucille était élève. Écoeurée, elle n'a plus consommé de viande.

### « J'ai appris à réfléchir par moi-même. »

Une résolution ferme, permise et comprise par ses parents qui l'ont toujours poussé à prendre ses propres décisions. « Au départ, je me suis dit que c'était sûrement une mode. Mais elle a

*persévéré. J'ai vu que ce n'était pas une lubie », explique sa mère. Pourtant, rien ne présageait un tel changement. « On vient de Lyon, les membres de ma famille étaient de très gros consommateurs de viande. Mon frère est même devenu apprenti boucher ! », annonce-t-elle en riant. Une situation qui fait sourire. Pourtant, son frère, Paul, partage ses valeurs : « On a les mêmes principes en ce qui concerne le traitement des animaux. Le débat se concentre plus sur la tuerie. Mais son discours est parfaitement compréhensible, elle ne va pas dans la confrontation directe. » Malgré le soutien de son entourage, quand elle s'est lancée, quelques inquiétudes ont fait surface. « À l'époque, les régimes alimentaires des végétariens n'étaient pas encore bien établis », se souvient Paul. Alors, pour rassurer ses proches, Lucille s'est renseignée à travers des livres, des recherches internet et des documentaires. Aujourd'hui, elle continue de consommer des œufs et mange exceptionnellement du poisson. « On avait surtout peur des carences. Mais j'en ai discuté avec son médecin qui m'a affirmé qu'elle pouvait très bien compenser », poursuit sa mère. Aujourd'hui, la pratique s'est infusée à travers toute la famille, qui tente de consommer plus responsable.*

### « Je réfléchis à l'impact de ma consommation. »

Lucille a opéré une prise de conscience globale. Pour réduire drastiquement son empreinte carbone, elle se rend fréquemment dans des friperies ou des établissements solidaires. Des magasins qui proposent des vêtements de seconde main. En plus des prix réduits, c'est bien sa volonté d'agir de manière éthique qui la pousse à consommer plus responsable. « La fast fashion

*c'est horrible. Ça commençait à me taper sur le système de soutenir une industrie qui fait travailler des enfants dans des conditions dégueulasses. » Autant de principes que Lucille essaie de partager via sa chaîne youtube, ouverte il y a un mois.*

*Comme ceux qui l'ont inspirée, elle publie des contenus sur son mode de vie. « J'essaie de montrer que c'est facile d'aller en friperie, de trouver des pièces françaises et de qualité en seconde main. La seconde main, c'est le compromis ; tu trouves du Made In France, ou pas, mais*

*dans tous les cas c'est éthique. »*

*Dans ses vidéos, elle parle aussi cosmétique. Étudiante en école d'ingénieur chimie, son objectif professionnel est de développer sa propre marque de cosmétique vegan, éthique et mixte. Mais la jeune fille ne s'arrête pas là. Noël dernier, ses parents lui ont offert une machine à coudre. Avec, elle confectionne des pièces en tissus recyclés, puis customise et ajuste des vêtements.*

*Ses amis complimentent ses confections, et Lucille sourit, « ce sont des pantalons taille 42 trouvés sur Vinted, à 4 euros ».*



### « Tu es débile de ne pas manger de viande. »

*« Une fois, une amie voulait absolument manger un kebab. Je lui ai répondu que non, je ne pouvais pas. Mais elle insistait en me disant : "mais si, j'ai faim !" » », se souvient-elle en plaisantant. Mais sans plat végétarien, hors de question, pour elle, de manger là-bas. Pourtant, Lucille a été confrontée à la tentation de nombreuses fois. Elle se rappelle qu'il y a quelques années, l'offre dans les supermarchés n'était pas encore très riche. « Les rayons Vegan n'existaient pas quand j'ai commencé », raconte-t-elle avec l'arrière-goût encore amer des seuls plats proposés.*

*Dans les restaurants, aussi, le problème se posait. « Quand je commandais un plat végétarien, je regardais les superbes assiettes de mon frère et de mes parents. Moi j'avais une salade accompagnée de trois légumes vapeur. »*

*Aujourd'hui, la tendance s'est développée. Malgré une acceptation plus globale de la pratique, elle continue de sensibiliser son entourage à la cause animale et écologique. Lucille a toujours su défendre ses valeurs, c'est dans son caractère. Mais pour elle, les anciennes générations sont plus dures à convaincre. « Pour cette génération d'après-guerre, manger de la viande, boire du lait, c'était quasiment un luxe, donc c'est hyper important. Mais avant, il n'y avait pas d'élevage intensif, ils n'ont pas du tout la même vision des choses. » Aujourd'hui, selon elle, les choses ont changé. « Maintenant, quand je dis que je suis végétarienne et que je vais en friperie, je ne suis plus un OVNI. »*

**ALIX DROUILLAT**



Crédit : Owen Huchon

R d'Autan

## Comme un «R» de résistance sur les ondes

« Gel et masque obligatoire »

C'est ce bout de papier, rappelant les recommandations sanitaires, qui est scotché à la porte d'entrée du studio. La radio en possède deux, l'un à Gaillac et l'autre à Lavaur, deux communes du Tarn. La structure vauréenne est située à deux pas de la cathédrale Saint-Alain. La particularité de ce bâtiment historique : l'unique jacquemart du Sud-Ouest, un automate en bois représentant un personnage qui frappe la cloche chaque heure. Celle-ci sonne tout juste deux fois alors que la pause café s'achève à R d'Autan. Autour de la table, Carla, Rémi et Mathieu, qui travaillent tous pour la structure. La première, Carla Caldeira, est responsable d'antenne pour la radio qu'elle a rejoint en 2003. Elle installe l'ordinateur sur la table, masque sur le visage et ouvre un logiciel de visio-conférence. « *On a dû s'adapter, c'est clair* », admet-elle du bout des lèvres. Mathieu, journaliste à plein temps depuis la rentrée, feuillette La Dépêche du Midi d'un air distrait. En fond, la bande FM de R d'Autan, diffusée sur une vieille radio comme on en voit plus. Tout semble calme, sans doute un peu trop. « *Ces jours-ci, il y a peu de monde et c'est bien dommage. On est là pour recevoir aussi, il devrait y avoir du passage* », regrette Mathieu. Difficile pour un média de proximité d'être aussi proche tout en restant éloigné.

**Depuis presque 40 ans, R d'Autan cherche à occuper un espace bien différent sur les ondes du Tarn. A travers ses émissions, ses intervenants, ses chroniqueurs et sa bande musicale, la radio place l'expression libre et la proximité au cœur de sa programmation.**

« Résistance », sans doute que le mot est un peu fort. Les journalistes, animateurs, techniciens et bénévoles de la radio n'emploient d'ailleurs pas ce terme lorsqu'ils décrivent leur travail. Et pourtant, la volonté de proposer une parole différente est une force motrice qui pousse l'équipe à travers les difficultés et les obstacles d'un milieu qui ne pardonne pas. Dans l'océan tumultueux de ces 40 années depuis lesquelles R d'Autan émet sa programmation sur les fréquences du département, l'année 2020 est un imposant

obstacle. Ne pouvant plus accueillir de public, le studio n'est plus le même. Au lieu d'être un lieu d'échange pour les étudiants, retraités, politiques ou artistes, les interviews se font aujourd'hui par téléphone, en « phoner » comme on dit dans le jargon.

Indiscutablement, la radio associative a été touchée mais pas de quoi l'arrêter. Car en son cœur, tourne encore à plein régime le moteur de l'engagement pour un territoire et sa population.

### Au coeur d'un territoire

Soudain sur l'écran apparaissent deux personnes qui travaillent aujourd'hui depuis le second studio de la radio, à Gaillac. L'image est de faible qualité et le son laisse à désirer mais qu'importe. À l'ordre du jour notamment, l'organisation à l'approche des fêtes de fin d'année. A droite de l'écran, Clémence, animatrice pour R d'Autan et réalisatrice de « Vaqui l'Actu », chaque mercredi à 12 h 30. Une émission quasiment entièrement présentée en occitan. Même si elle reconnaît ne pas être la seule à parler cette langue sur les ondes, c'est une particularité dont-elle est fière, « *Je voulais faire un travail sur la langue donc je suis hyper contente de pouvoir faire ça ici, à R d'Autan* ». Selon elle, il est clair que la radio lui offre une certaine



liberté et qu'ici, on y réalise des émissions impensables ailleurs. Une originalité qui s'exprime également à travers la bande musicale de la radio, appelée à juste titre « Bande à part ».

A sa gauche, Mathias, technicien pour la radio, se penche vers sa webcam. « *Ici, on n'a pas vraiment de codes, on a pas de pubs* », approuve-t-il, « *ça laisse la place à plus de créativité* ».

Mais pour celui qui anime également une émission dédiée au cinéma, la force de R d'Autan réside également dans la proximité et sa capacité à s'ancrer au cœur d'un territoire. Un constat visiblement partagé par l'équipe auquel Carla ajoute, « *On essaye de garder le lien avec les habitants, qu'ils se sentent concernés* ».

Plus qu'une radio pour les habitants, R d'Autan les fait participer à travers leurs

propres émissions, « *Tout le monde peut venir ici* », affirme la gérente.

### Un haut-parleur pour les petites voix

Jérôme, infirmier à l'hôpital psychothérapeutique de Lavaur, participe à l'animation et l'organisation de « Magik Sud ». Une émission présentée par ses patients, atteints de diverses pathologies psychologiques. « *Présentateurs, producteurs et non pas juste des participants* », précise l'infirmier, « *R d'Autan leur a donné une vraie place, ils sont même invités à certaines réunions* ». Durant une demi-heure, le mardi soir à partir de dix-sept heures, des paroles rares émanent des postes branchés sur la fréquence de la radio. Les sujets sont divers

**Ici on n'a pas vraiment de codes, on n'a pas de pubs. Cela laisse la place à plus de créativité.**

et variés. « *Récemment il a été question du confinement et comment ils vivent cela par exemple* ».

Depuis le début de celui-ci, l'organisation de l'émission a été bousculée. Il n'est plus possible d'accueillir l'équipe de « Magik Sud » au studio. Alors, les enregistrements se font à l'hôpital tant bien que mal. Une situation loin d'être évidente pour Jérôme, qui estime que le cadre du studio et les échanges avec les autres membres de R d'Autan sont importants. « *Quand ils sont dans le studio, dès que la lumière et que les micros s'allument, on a vu des personnes plutôt agitées se calmer* ». Un constat partagé par Rémi, « *Tu reconnais pas les gens qui viennent ici* ».

Pour tous, des techniciens aux animateurs en passant par les chroniqueurs, on attend de pouvoir retrouver un rythme normal. Pouvoir s'installer face au micro, casque sur les oreilles, avant que le petit voyant rouge « On Air » ne s'allume. Après cette période inédite, où tout a été chamboulé, remué et mis à l'épreuve, le « R » d'Autan sera peut-être celui du « renouveau ».



Crédits : Bary Isaac

Rayan Frigoulier

## Créateur d'une monnaie en marge

**Ce Cévenol habitant Massillargues-Atuech, dans le Gard, n'utilise pas que l'Euro pour faire ses courses. Il paye la plupart de ses achats dans des commerces proches de chez lui, en Aïga. Une monnaie propre aux Cévennes et dont Rayan Frigoulier est un fervent utilisateur.**

Il arrive avec son pull bordeaux, le sourire aux lèvres et ses longs cheveux. Ce chercheur en géographie utilise comme monnaie l'euro, mais aussi l'Aïga, LA devise locale. « *C'est de l'Occitan, ça veut dire eau.* » Rayan Frigoulier en est un des fondateurs et un fidèle utilisateur. Avec une centaine de commerçants partenaires de l'initiative, il s'en sert souvent, « *je l'utilise majoritairement pour l'alimentation. Je vais dans des magasins membres du réseau : producteur d'œufs, friperies, espace de restauration...* » En payant, il a le sentiment de soutenir l'économie cévenole et d'avoir des aliments sains qui polluent moins notamment grâce au circuit court. Cette monnaie est en phase avec sa philosophie de vie.

Rayan est géographe et conseiller en développement

local, mais aussi quelqu'un de très engagé pour son territoire, « *j'ai une vie très focalisée sur mon engagement militant* », indique-t-il. En effet, en plus de l'Aïga, le Cévenol milite pour une relocalisation de l'économie sur les Cévennes, « *je fais des recherches pour savoir ce qu'il faut mettre en œuvre pour une relocalisation territoriale. Je pense que nous pouvons gérer notre économie sur une échelle définie.* » Mais le projet est pour le moment en suspens, car Rayan se focalise sur le développement de la monnaie alternative.

### « Je suis un amoureux du local »

Pour cet homme à la barbe grisonnante, « *le local sera l'avenir de notre monde. C'est l'échelle qui nous permet d'être responsable par rapport à la*

*gestion de l'environnement.* » Selon lui, la région des Cévennes a besoin d'un moyen de paiement régional. C'est-à-dire avoir une zone d'utilisation géographique.

Madeleine Raynal, une habitante des Cévennes depuis 1998, a pu le rencontrer une fois, lors d'un forum. D'après elle, les personnes qui sont écologistes comme Rayan, ne sont pas pour autant en marge de notre société. « *Ils font partie d'une communauté écolo et ont un état d'esprit qui s'intègre parfaitement dans la population cévenole* » explique-t-elle. Cette quinquagénaire se remémore : « *La première impression que m'a donnée cet homme, c'est le mec écolo. Quand tu le vois, tu te dis que l'Aïga c'est cet esprit.* » Pour elle, si cet argent était un humain, ce serait cette personne. Quelqu'un de sage, vivant parmi les vignes gardoises.

Assis sur une chaise de bureau, les jambes croisées, Rayan Frigoulier a conscience que son mode de vie peut surprendre. « *Est-ce que je me sens différent quand je l'utilise ?* », il rigole

« Oui, je pense que ça donne un sentiment de valorisation, car nous avons une consommation qui sert à quelque chose. Elle évite l'évasion monétaire sur le territoire. » Cependant, l'homme se sentait déjà différent de « la société » grâce à son mode d'alimentation exclusivement bio et son militantisme. Mahrous, son fils âgé de 14 ans, n'utilise pas la devise, mais le jeune homme n'a pas d'a priori sur le fait que son père lui l'utilise. « Personnellement, cela ne me fait ni chaud, ni froid que mon père paie en monnaie locale ses achats. Je ne vois pas de différence entre lui et une personne qui payerait exclusivement en euro », déclare-t-il.

Dans le salon, sa bibliothèque jaune contient des livres sur le département du Gard. L'homme d'origine indienne aime son département, sa région, il parle même l'occitan. Pour cet homme pour qui le terroir cévenol est au centre de sa vie, l'identité culturelle d'une région est importante, mais il faut tout de même savoir ce qu'on y met à l'intérieur. « On ne procède pas du même mouvement que les identitaires, même si je les comprends ».

Cette monnaie a certes une identité cévenole, mais selon lui, ce n'est pas le but premier de cette alternative économique. Pour lui, payer en Aïga, c'est bien plus que ça, « je contribue à faire un projet de territoire. J'aide les producteurs locaux. »

### Créateur de l'Aïga

Assis sur sa chaise de bureau et en fixant droit dans les yeux, Rayan déclare : « je suis l'initiateur de l'Aïga ». Avant d'être à l'initiative de ce projet, cette personne débordante d'idées novatrices était déjà dans l'action de mondes alternatifs,

« j'ai participé à d'autres projets citoyens locaux avant ça. » C'est en novembre 2019 que Rayan a mis en place cette monnaie avec l'aide de commerçants et de personnes engagées comme lui.

Depuis, il est souvent sur la route à la rencontre des Cévenols, « je couvre ce territoire, et il est très vaste, afin de promouvoir la monnaie locale cévenole ». Mais pour lui, les kilomètres parcourus dans sa voiture blanche ne sont pas un problème. Il reste fixé sur son objectif.

**Il parle très bien de ce qu'il connaît, il est très engagé.**

Pour Madeleine Raynal, c'est quelqu'un de déterminé, une personne qui ne lâche rien. « Il parle très bien de ce qu'il connaît, il est très engagé comme il le dit », elle réfléchit, « il est très convaincant. » Selon cette femme, la forte communication de ce dernier est un atout quand on est engagé à promouvoir des idées. Rayan est quelqu'un en qui on peut avoir confiance, « il sait convaincre son monde. » Si un jour, elle devait se tourner vers cette monnaie alternative, « ce serait sûrement grâce à Rayan », confie-t-elle.

BARY ISAAC



### L'Aïga c'est quoi ?

- Une monnaie locale née lors des événements de Nuit debout en 2017 entre le Vigan et Anduze. Elle est exclusivement utilisée dans les Cévennes.
- Depuis la loi sur l'économie sociale et solidaire de 2014, il faut faire partie d'une association pour pouvoir utiliser une monnaie locale.
- Elle compte environ 520 adhérents et 25 000 aïgas circuleraient dans la zone économique spécifique à cette devise. Cette monnaie a l'euro pour indicateur. Une aïga équivaut à l'euro.
- Principalement sous forme de billets, elle peut se trouver dans des bureaux de changes situés un peu partout dans les Cévennes, et ne s'utilise uniquement que dans une zone de valeur délimitée.



Crédit: Lolaim

Valentin Cambos

## Le Champion anonyme

**Ce pelotari de 26 ans, champion du monde de Paleta Cuir en 2019, mène une double-vie. Il est à la fois salarié d'une grande entreprise et sportif de haut niveau. Présentation d'un athlète pas comme les autres.**

Et toi tu fais quoi dans la vie ? Moi, je suis champion du monde d'un sport que personne ne connaît ! Cette phrase peut résumer à elle seule la particularité de Valentin Cambos.

Il est l'un des meilleurs dans sa discipline, la Paleta Cuir. Mais quel est ce sport qu'une poignée de personnes pratique au haut niveau à travers le monde ? C'est une des 22 spécialités qui constituent la Pelote Basque. La paleta cuir se joue avec une sorte de raquette en bois de cinquante centimètres et une pelote en cuir. « C'est

*un sport très moderne, c'est impressionnant, ça va très vite et parfois ça peut être très dangereux car la pelote peut monter à 280 km/h »,* affirme Valentin.

Ce sport, si impressionnant soit-il, est méconnu du grand public surtout en France, où il n'y a aucun joueur professionnel. Contrairement à l'Espagne ou l'Amérique du Sud ( Mexique, Argentine, Uruguay...) où les joueurs de haut niveau sont professionnels.

Malgré son palmarès plus qu'impressionnant (Champion du monde, médaillé d'argent au

championnat du monde, trois fois champion de France, quatre fois champion de Pampelune: une des compétitions les plus importantes dans le monde...), Valentin Cambos ne gagne pas d'argent grâce à sa passion.

### Un salarié motivé et un sportif exemplaire

Pour vivre, il est obligé de travailler à côté. Il occupe un poste de conseiller commercial à EDF. Une situation compliquée sachant que Valentin s'entraîne tous les jours de la semaine. Mais il ne se laisse pas abattre, « Ce n'est pas facile tout le temps, mais j'aime mon métier. Je suis un vrai compétiteur et cette compétition je la retrouve dans mon entreprise ».

Un trait de personnalité que Manuel Velez, un de ses collègues, a tout de suite souligné. « *Chez EDF, nous avons beaucoup de bonus liés à nos résultats. Ça motive toute l'équipe, mais on voit que Valentin est un compétiteur né, car il fait tout ce qu'il peut pour tous les remporter* ».

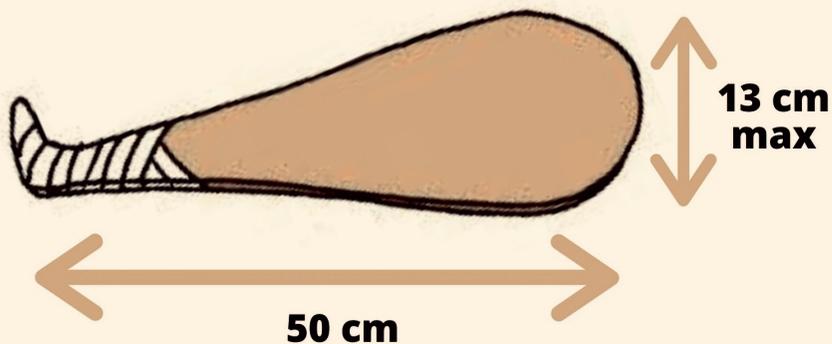
Cette double vie est loin d'être anodine, mais Valentin a le droit à quelques privilèges liés à son statut. « *C'est sûr qu'être obligé de travailler ce n'est pas l'idéal pour un sportif de haut niveau, mais j'ai de la chance, j'ai le droit à 30 jours de congé supplémentaire chaque année. Cela me permet de bien me préparer et de participer à plusieurs grandes compétitions tous les ans* ».

Le sportif vivant à Cambo-les-bains, essaie de dissocier au maximum ses deux vies. Et pour lui il y en a une qui passe bien avant l'autre. « *Je ferais tout pour jouer au plus haut niveau, ce sport pour moi, c'est viscéral. C'est plus qu'une passion et parfois pour vivre ces rêves il faut savoir faire des sacrifices et travailler à côté en est un* ».

Valentin est très discret sur ses réussites. « *Il est très humble, il ne parle pas beaucoup de ses exploits sportifs au bureau. J'ai mis du temps à savoir qu'il était l'un des meilleurs du monde dans sa discipline* », avoue son collègue de travail. « *Pour moi, le palmarès d'une personne ne la définit pas. C'est pour ça que je n'aime pas trop en parler, j'ai envie qu'on me*

**Pour moi,  
le palmarès  
d'une personne  
ne la définit pas.  
J'ai envie qu'on  
me juge pour ce que  
je fais et non ce que  
j'ai fait.**

## LA PALETA CUIR



Crédit : CD

*juge pour ce que je fais et non ce que j'ai fait. Mais c'est tout de même plaisant de dire aux gens qu'on est champion du monde et de voir leurs yeux s'écarquiller* », confie Valentin.

Le joueur de pelote de 26 ans s'entraîne en moyenne plus de trois heures par jour, il ne laisse pas de place au hasard. C'est un travailleur. Son entraîneur, Mickel Larralde ne tarit pas d'éloges sur son protégé. « *Il est un exemple d'humilité, d'assiduité et de motivation. C'est vraiment un sportif que chaque coach aimerait entraîner* ».

Certes Valentin est un sportif exemplaire, mais son statut

actuel lui demande beaucoup d'efforts, peut-être trop.

### **Une situation qui ne peut plus durer**

Cela fait maintenant plus de quatre ans que Valentin performe au plus haut niveau de la Paleta Cuir. S'il continue à travailler à côté, sa carrière pourrait se finir plus tôt que prévu même s'il reste encore un jeune joueur.

« *Cette double vie impacte la longévité d'une carrière c'est sûr, car je n'ai pas beaucoup de temps de repos. Mais j'ai un super staff derrière moi, qui m'aide à bien m'organiser et à*

*être le plus efficace possible* ». Pour pouvoir vivre son rêve à fond, le joueur licencié à Hendaye va devoir s'exporter à l'étranger. Plusieurs choix s'offrent à lui. Il peut tenter une aventure outre-Atlantique ou simplement rester au Pays Basque mais aller du côté espagnol.

« *Je n'ai pas vraiment envie d'aller en Amérique du Sud pour passer pro. Même si j'adore la ferveur du public, c'est un peu trop loin de là où je suis né. Je vais plutôt opter pour l'Espagne, je ne devrais pas trop le dire mais une équipe professionnelle de Bilbao m'a contacté. Je n'ai plus qu'à faire mon choix. Dans tous les cas, ça me changerait grandement la vie* ».

Cette décision va donc bouleverser son quotidien. Il va devenir un sportif de haut niveau à 100%. Pour son entraîneur, c'est la meilleure décision d'un point de vue personnel et sportif qu'il puisse prendre. Mais la route est encore longue car il compte rester avec son staff jusqu'à la prochaine coupe du monde qui se tiendra en 2022 à Biarritz.

CHARLES DÉQUÉ

Fouad, alias « *CEET* »

## Un artiste jusqu'à la fin de sa vie

Crédits : Guillaume Pannetier



**Ses chicanos ont fait le tour du monde. Pendant ses séjours en Chine où, ne parlant pas la langue, Ceet Fouad dessinait un poulet sur le coin d'une table de restaurant pour passer commande et se faire comprendre. C'est à ce moment-là que sont nés ces petits personnages ronds et colorés. Rencontre entre légalité et illégalité avec ce peintre-graffeur.**

« On prépare nos bombes, on s'habille en noir puis ça y est, c'est comme si on allait faire une sorte de mini-cambriolage. » Dans son atelier coloré situé à La Vannerie dans le quartier St Simon au sud de Toulouse, avec ses Chicanos, des petits poulets qu'il décline dans le monde entier, Ceet Fouad raconte son histoire.

Un regard plein de malice, un crâne lisse et ses grosses lunettes, Ceet alias Fouad le street artiste toulousain est un peintre graffeur. Basé à Hong-Kong depuis 2003, son talent vacille entre l'Asie et l'Europe. Artiste reconnu internationalement, il revient régulièrement dans la Ville rose. Avec la crise sanitaire il est depuis un an sur Toulouse mais l'envie de revenir en Chine le titille terriblement. « Dans le milieu du graffiti, moi j'ai eu cette chance de réussir. Mes projets sont en pause à cause du covid mais ce n'est que partie remise. C'est une situation pas facile, mais du coup nous les graffeurs artistes, ça nous permet d'aller dans la rue plutôt que de rester en studio. » explique-t-il.

**« On fait des trucs illégaux dans la rue »**

Le chauve charismatique de 49 ans, finit l'une de ses créations, puis pose sa bombe aérosol. Dernier coup de fil important concernant une exposition, puis il conte son histoire. Il faut dire que pour Ceet Fouad les débuts étaient difficiles avant d'en arriver là. Mais il se souvient d'où il vient et comment il en est venu à être artiste international. « Ma famille, ils ne sont pas du tout dans le milieu artistique, ils aiment bien mais ils ne comprennent pas tout. Car aller à 50 ans peindre dans la rue la nuit pour marquer son nom ou faire des poulets, pour eux c'est complètement abstrait » témoigne le graffeur. Mais pour lui c'est différent et cela a un sens. Il fait tout pour que sa vie ne soit pas monotone. Il aime surtout peindre dans la rue et il apprécie cette sensation de faire « des trucs illégaux » comme il aime bien dire.

Pour le cinquantenaire, c'est une façon de se retrouver avec ses amis, c'est une passion depuis plus de 35 ans pour trouver des spots un peu cachés comme le confirme Tilt un ami graffeur. D'après Ceet, les graffeurs resteront toujours en marge de la société. « De toute façon les vrais artistes puristes, ils feront

*tout pour être en marge. Le but c'est de placer notre tag sans que l'on nous voit. »*

### « C'est comme un mini cambriolage »

C'est à l'âge de 15 ans avec des amis de son quartier d'Arnaud Bernard à Toulouse que Ceet a commencé à graffer. La bombe aérosol était l'outil pour son premier tag dans la rue. « *C'était une sensation énorme, et dès que tu l'as, tu as envie de la reproduire, c'est comme une drogue, tu fais ça en 5/10 minutes, en mettant ton nom. C'est un vrai jeu addictif.* » affirme l'artiste.

À l'époque dans les années 80, c'était un grand terrain vague, explique-t-il. Les graffs restaient aux murs, et il y avait une vraie proximité entre les graffeurs. La mairie de son côté était conciliante, et en même temps, il fallait ruser pour échapper à la police. C'est seulement dans les années 90 que la municipalité nettoie les graffs. De leurs côtés les artistes se déguisaient en faux ouvriers et installaient des tables avec des faux papiers pour faire croire à un chantier. « *Le plus dur, c'était de faire le premier trait à la bombe. Après, on s'est fait « courser » pas mal de fois, mais c'était le bon temps...* » détaille Fouad.

Pour gagner sa vie Ceet Fouad expose ses œuvres dans des galeries et collabore avec d'autres artistes. Avec l'expérience, le street artiste est fortement demandé aujourd'hui. Pendant notre entretien, le téléphone sonne. « *Oui allô, c'est pour le projet*

*de samedi est-ce que tu peux changer cet élément.* » explique Fouad au chef de projet. Maintenant l'artiste fait attention aux projets qu'il accepte et en refuse quatre par semaine. Malgré les expositions conventionnelles, Ceet aime revenir et replonger à ses débuts grâce au graffiti de rue.

Aujourd'hui encore l'homme de la cinquantaine revient à ses jeux d'adolescents : le graff de rue. La journée il repère avec ses amis des spots murs, et ils se débrouillent pour que cela ne soit pas des particuliers mais plutôt des cabines de chantier, des murs abîmés, des urbex... Ensuite entre potes ils se contactent, ils s'écrivent par sms,

### J'aime le bordel dans mes toiles. Les accumulations et le fouilli, j'adore.

« *vient on va faire un graff là-bas.* » À partir de là, ils préparent leurs bombes, ils s'habillent en noir. « *C'est comme si on allait faire une sorte de mini cambriolage. On y va en vélo, à pied, moi je me suis fait mal avec un barbelé* », explique Ceet. Et à partir de ce moment, ça va vite, en dix minutes maximum. La police arrive mais la plupart du temps il n'y a pas de poursuite. « *Si tu peins un train Sncf, tu peux risquer gros, mais moi je ne m'aventure pas dans ça, je fais attention et avec mes amis on fait des endroits qui ne craignent pas.* » poursuit Fouad.

### « Je veux mourir avec une bombe entre les mains »

L'artiste peintre-graiffeur apprécie la couleur dans ses créations. Il aime beaucoup les mouvements et le désordre lorsqu'il fait du graff. « *J'aime le bordel dans mes toiles. Les accumulations j'adore et quand c'est fouilli,*

*abstrait c'est encore meilleur.* » explique Fouad. Son futur, Ceet le voit dans une maison pour se calmer, se reposer. Entre ses multiples voyages et ses nombreux projets, il souhaite trouver du temps pour lui tout en pensant à diverses nouveautés. Mais le street artiste toulousain veut ensuite repartir en ville une fois qu'il sera ressourcé afin de retrouver son côté urbain. Les mots de la fin pour ce cinquantenaire passionné du graffiti, est qu'il ne se voit pas faire autre chose de sa vie. « *Je finirai avec une bombe dans la main.* » Ceet Fouad aime cette sensation de liberté, le quotidien le ramène à la liberté pour choisir les projets les plus intéressants. C'est l'heure pour le graffeur de reprendre sa bombe d'aérosol dans atelier où il passe dix heures par jour. Il compte recevoir d'autres artistes dans ce studio qui sera une résidence d'artistes dès janvier avec une aide de la mairie pour acheter des bombes. Une belle nouvelle avant de repartir prochainement à Hong-Kong.

GUILLAUME PANNETIER





Camille Labrousse

## Le combat contre l'anonyme addiction sucrée

**Invisible pour la plupart des personnes, le sucre est partout. S'il représente un réconfort pour certains, pour d'autres sa consommation est une vraie addiction. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, les Français consommaient en moyenne 1 kg de sucre par an. Aujourd'hui, c'est 35 kg.**

Désormais confinée, Camille doit rester dans son petit appartement en Savoie. Pour tuer le temps, elle se consacre désormais à la création de vidéos. Si la pièce de vie ne dispose pas de grand-chose, lorsqu'elle se filme, il est impossible de ne pas voir la cuisine. Que se soit en arrière-plan ou bien en face d'elle, c'est un rappel quotidien aux démons qui l'ont tourmenté bien des années.

### Des débuts prometteurs

Partie pour 3 mois sur l'île de Bali en novembre 2018 dans le but de se réconcilier avec sa vie, Camille décide de se reprendre en main physiquement. Lassée de son aspect physique, elle se lance le défi de tonifier son corps et débute alors une routine exigeante, combinée avec un régime alimentaire

strict. Loin d'être en surpoids au départ, elle en perd rapidement. Quelques semaines plus tard, elle arrive rapidement à un point de stagnation. Son corps devient plutôt svelte, mais la graisse qui la complexait est toujours présente.

*« J'ai des pensées du type, c'est peut-être ma morphologie. En même temps, j'observe d'autres changements sur le plan physique. Mes cheveux sont plus secs et plus ternes, j'ai des cernes sous les yeux, la peau de mon visage semble manquer d'élasticité. Je ne suis pas en train d'aller vers ma meilleure forme, mais plutôt en train de m'épuiser jour après jour. »*

Après quelques recherches, Camille comprend qu'il faut qu'elle diminue au maximum son apport en glucides. Le corps

n'ayant pas besoin de glucides pour fonctionner, elle s'oriente vers un régime qui élimine un maximum de sucres. En quelques jours, elle constate une diminution de ses graisses, un regain d'énergie et une meilleure clarté d'esprit. Pour son bien-être, l'arrêt du sucre devient alors une évidence.

### La puissance de l'environnement

Sonne alors l'heure du retour en France. Elle se réjouit de retrouver son compagnon Yvan, ses proches, ses montagnes. Et quelque chose d'étrange se produit alors. Au fil des jours, les tentations se font de plus en plus oppressantes. Fini les aliments non modifiés et les noix de coco de Bali, sur la table de son appartement, ce sont le pain, la confiture, les spaghettis, les raclettes qui règnent en maître. Du sucre partout, à lui en donner le tournis. Les tentations sont telles que petit à petit, elle réintègre les glucides à son alimentation. *« Très vite, j'ai du mal à sortir du lit le matin, je me sens nulle, triste, grasse, incapable. Je m'inflige des pensées*

*négligentes en permanence, bref, c'est le déclin.»* Retour à la case départ. Le reflet dans son miroir lui rappelle « la bonne vieille Camille ». Un électrochoc qui l'a conduite à s'isoler.

Habitant avec Yvan, la pression des produits à base de glucide devient omniprésente. Prise au piège d'une sorte de cercle vicieux de l'addiction aux sucres, elle alterne des périodes d'alimentation cétogène et, dans certaines, elle remange des glucides à outrance. Cela déclenche en elle des pulsions alimentaires où la tristesse, l'ennui, la frustration, la colère, et même la joie provoquent une envie

irrésistible de glucides. « *Je me sens victime de mon cerveau, de mes envies, marionnette de mes émotions condamnée à subir les hauts et les bas de mon mode d'alimentation. Je ne vois même plus l'intérêt de perdre du poids puisque je me sais condamnée à le reprendre.»*

Yvan, son compagnon, se sentait totalement impuissant face à la situation qui venait s'immiscer dans leur quotidien. « *C'était parfois incontrôlable. Il lui arrivait de partir d'un coup acheter tout un tas de cochonneries et de les engloutir en quelques minutes.* » Il se souvient combien l'état mental de Camille était faible et des difficultés pour la raisonner. « *On a commencé à se disputer de plus en plus souvent, cette addiction commençait en plus de lui bouffer la vie, à bouffer notre couple.* »

Pour les parents de Camille ce fut aussi une période douloureuse : « *On la savait pas loin de chez nous pour une*

*fois et pourtant, on ne s'est jamais senti si éloigné d'elle.* » Cet isolement successif a pu être brisé par la persévérance de ses proches qui n'ont pas arrêté de discuter avec Camille. Pour sa mère, il était encore possible de la raisonner « *Elle a toujours eu une grande réflexion scientifique et un esprit rationnel, j'ai décidé de lui acheter des livres sur le sujet afin qu'on puisse discuter ensemble.* »

### Le sucre : ennemi numéro 1 ?

Suite à ces nombreuses lectures et échanges avec ses proches, le déclic est enfin arrivé. Après avoir pris conscience de l'impact des glucides, elle ne voyait plus l'arrêt du sucre comme un moyen de perdre du poids, mais aussi de vivre en meilleure santé et réduire son impact environnemental et économique. Un long chemin qui l'a conduite aujourd'hui à être totalement désensibilisée du sucre. Aujourd'hui par le biais d'Internet, elle raconte son parcours afin d'aider les personnes qui traversent les mêmes épreuves. « *Nous sommes beaucoup, en particulier les filles à s'y confronter un jour et ces sujets restent souvent tabous, tapis dans l'ombre, on n'ose pas en parler. Pourtant, c'est la réalité de beaucoup d'entre nous. Osons en parler.* » Pour ne pas rester en marge.

JULIA POULIGNY

**Il lui arrivait de partir d'un coup acheter tout un tas de cochonneries et de les engloutir en quelques minutes.**



### L'alimentation cétogène en quelques mots

L'Agence nationale de sécurité sanitaire de l'alimentation (Anses) considère que, pour un adulte, environ 10 à 20 % de l'énergie doivent provenir des protéines, 35-35% des lipides (les matières grasses) et 40-55% des glucides (les sucres). Le régime cétogène, lui, repose sur une réduction drastique de l'apport en glucides (pas plus de 50 grammes par jour pour un adulte) au profit d'un apport massif en lipides (70 à 90 % de l'apport énergétique total), avec un apport en protéines qui reste à 15-20% des apports. Plutôt contre-intuitif, dans un monde où le gras tient le mauvais rôle dans l'imaginaire collectif.

Maxyme Vigier

## Un combat pour être accepté



Crédit : Lucas Cousinnet

**Se réveiller chaque matin et être dans le corps de quelqu'un d'autre. Une situation peu enviable, mais qui constitue le quotidien de milliers de personnes. Maxyme Vigiera 17 ans. En terminale, depuis des années, il a l'impression de vivre dans un corps qui n'est pas le sien.**

Jusqu'à la fin de sa 4<sup>ème</sup>, Maxyme est une fille. Il comprend rapidement qu'il n'est pas en accord avec son corps. « *Je savais qu'il y avait un problème mais je n'arrivais pas à mettre les mots dessus* ». C'est en regardant un reportage de la communauté LGBT<sup>1</sup>, où est présenté un garçon transgenre qu'il réalise ce qui lui arrive. C'est une révélation ; « *c'est ce que j'ai* », se souvient-il. Après de longues recherches sur la transidentité, Maxyme comprend qu'il ne sent pas fille mais garçon. Il change

alors de prénom et adopte le prénom Maxyme mettant un terme à la fille qu'il avait été. Il refuse aujourd'hui de donner ce prénom qu'il a abandonné. Lorsque pour la première fois quelqu'un l'appelle « Monsieur », tous ses questionnements autour de son identité s'envolent. Avec ses réflexions sur l'identité, vient la question de sa sexualité. Max, après avoir eu des expériences amoureuses avec des hommes et des femmes, se décrit aujourd'hui comme hétérosexuel. Chez

les personnes transgenres l'orientation sexuelle est très variée, elle peut être hétérosexuelle, homosexuelle, bisexuelle, pansexuelle etc... Le changement identitaire n'étant pas lié à la sexualité.

### Coming out

La première étape pour une personne transgenre est de faire son coming out. Il s'agit d'annoncer à ses proches son changement d'identité. Pour Maxyme, c'est sa meilleure amie, Léa, qui a été la première au courant. La jeune femme se rappelle de ce moment à la sortie des cours du collège. Un ami avec qui ils rentraient est resté sous le choc. « *Il n'a jamais vraiment accepté ce changement* », explique-t-elle et cela mettra fin à leur amitié. Léa, elle, accepte tout de suite ce choix et lui demande son nouveau nom. « *Au début j'avais des tics de langage, normal, mais en une semaine j'étais habituée* .» Pour elle ce changement d'identité n'est pas important : « *avant c'était MA meilleure amie, maintenant c'est MON meilleur ami mais ça n'a pas changé la personne. C'est la même.* » Un soutien total qui était essentiel pour Max. En plein questionnement sur son identité, il avait besoin de parler à quelqu'un. Mis à part cet ami qui ne l'a jamais accepté, tous l'ont soutenu.

Au sein de sa famille, il commence par l'annoncer à sa mère en lui envoyant un message. Même si elle accepte, elle lui demande d'attendre ses 18 ans pour en être certain. L'annonce à son père s'est faite dans la voiture. Pour lui,

« *ce n'était pas naturel* » et a eu, au départ, du mal à accepter ce changement d'identité. Malgré l'acceptation de ses parents, à la maison, ils continuent à l'appeler par son dead name<sup>2</sup>. Cependant ils n'ont jamais fait de réflexion à Léa quand elle l'appelle Max et qu'elle utilise le pronom "il".

Pour sa famille, le déclic se fait en août 2020. Maxyme leur parle alors longuement de sa transidentité lors d'une réunion familiale. Pour lui, ce qui l'a le plus marqué lors de cette discussion, c'est lorsque son père a trouvé les mots juste pour expliquer ce que ressentait Maxyme à son petit frère de 12 ans. Une preuve concrète que son père l'avait compris et accepté tel qu'il est. Depuis, ses parents l'appellent Maxyme et lui ont acheté des blinders, des brassières destinées aux personnes transgenres qui permettent d'aplatir la poitrine et ainsi cacher les formes féminines.



Crédit : Maxyme Vigier

### Un combat quotidien

Maxyme se trouve très chanceux d'avoir été accepté par tous ses proches. Il sait que d'autres personnes transgenres n'ont pas cette chance. Selon un rapport de *SOS Homophobie*, en 2018, dans 85% des 210 témoignages sur la transphobie les victimes sont rejetées. Toujours selon l'association, la famille est le second cadre où a lieu le plus de transphobie (11%).

Des chiffres qui font tristement écho à l'actualité. Le 23 septembre 2020, Doona, une jeune étudiante trans s'est suicidée. Une des raisons qui l'aurait poussée à bout serait la transphobie qu'elle subissait, en et hors de l'université. Heureusement pour lui, Maxyme n'a pas à faire face à ces actes

transphobes. Cependant, cela reste un combat au quotidien pour le lycéen. Lors du premier confinement, ses parents continuaient à l'appeler par son dead name et de le mégenrer<sup>3</sup>. Une situation difficilement supportable pour le jeune homme. Alors pour respirer un peu, le soir après les cours à distance, Maxyme rejoignait ses amis virtuellement pour

jouer à des jeux vidéos avec eux. Le second confinement aussi n'a pas été simple pour lui. Certes ses

parents acceptent de l'appeler Max, mais il doit tout de même faire face à lui-même. Il confie avoir eu plusieurs crises de dysphorie de genre<sup>4</sup> lors de cette période, « *Je me regarde dans le miroir et je n'aime pas mon corps.* »

**Je me regarde dans le miroir et je n'aime pas mon corps.**

### Les prochaines étapes de la transition

Maxyme a déjà beaucoup changé, confirme Léa. Son attitude plus assurée, sa manière de parler et de s'habiller ne sont plus les mêmes depuis son coming out et il souhaite pousser sa transition. Il attend d'avoir 18 ans pour commencer à prendre de la testostérone. Maxyme souhaite faire une mammectomie. Toutefois, il ne s'est pas encore décidé si un jour il fera l'opération de changement de sexe. Ces opérations et prise d'hormone ne sont pas simples à obtenir. En effet, certains professionnels refusent de les prescrire et d'effectuer ces opérations. Mais Maxyme est motivé pour franchir ces étapes majeures.

Le plus important pour Maxyme, c'est d'enfin pouvoir changer officiellement de nom et de sexe car administrativement, il est toujours une femme. Alors à 18 ans, il compte demander un changement de nom et de sexe sur son état civil. Malgré une simplification des démarches administratives en 2016, celles-ci restent longues.

Un combat encore long pour les transgenres pour être acceptés dans la société, auprès de leurs proches, du corps médical ou de l'administration.

LUCAS COUSINET

1. LGBT : Sigle utilisé pour désigner les personnes non hétérosexuelles et/ou non cisgenres : lesbiennes, gays, bisexuels et trans.

2. Dead name : Prénom originel abandonné au moment de la transition. Il est souvent tabou car il rappelle une époque difficile.

3. Mégenrer : Utiliser un genre pour une personne qui ne se reconnaît pas dans ce genre.

4. Dysphorie de genre : Trouble psychique pour décrire la détresse de la personne transgenre, face à une inadéquation entre son sexe assigné et son identité de genre

Séverine Galus

## La pensée, l'œil et le cœur dans la ligne de mire

**Séverine Galus est photoreporter. À travers son travail, celle qui a été journaliste au Québec durant 15 ans prône l'acceptation de la différence.**

C'est un matin de mai. Presque la fin du confinement. Séverine Galus va faire ses courses, l'occasion, aussi, d'un grand bol d'air frais. Sortie du petit commerce de quartier, elle s'arrête. Face à elle, à même le sol, un sans domicile fixe mange des haricots verts à la main. Elle se saisit de son reflex, et capture l'instant. Cette rencontre, elle ne l'a pas prédite. Il ne s'agit pas là de voyeurisme. Encore moins de misérabilisme. C'est l'histoire d'une collision. Cet homme a quelque chose dans le regard. Dans la posture. C'est instinctif. Séverine Galus est de ceux qui s'expriment à travers l'image. Derrière l'objectif, elle hurle. Contre une société qui laisse peu de place à la différence. Un monde qui abandonne sur son passage des oubliés.

Un grand photojournaliste, Henri Cartier Bresson, disait que l'on photographie quand on arrive à mettre sur la ligne de mire la pensée, l'œil et le cœur.

« Si il n'y a pas d'émotions en moi, je ne suis jamais sûre de faire une bonne photo », avoue la photographe, assise devant son bureau en bois.

### Photoreporter d'émotions

Elle, se définit comme une photoreporter d'émotions. D'abord journaliste au Québec durant plus de quinze ans, Séverine a tout plaqué pour l'inconnu des montagnes Pyrénéennes il y a

quelques années. Aujourd'hui, il y a les photos qui défilent et il y a celles sur lesquelles on pose le regard. Sur le site internet de la photographe, plusieurs séries rendent visibles des personnes bien trop longtemps restées dans l'ombre. La première est consacrée à sa fille Sidonie, aujourd'hui en CM2, et atteinte de trisomie 21.

« Sa naissance a été un élément déclencheur, se souvient la photographe, brune, lunettes rondes noir foncé sur le nez. Je me suis dit qu'un jour, elle serait stigmatisée et mise à l'écart. »

A la naissance de Sidonie, la première pensée de Séverine est pour Lucien, son fils, âgé de trois ans à l'époque. « Je me suis dit qu'il avait déjà deux mamans, pas une famille comme tout le monde. Mais qu'en plus, il avait maintenant une petite sœur trisomique. J'ai eu peur que ce soit dur pour lui à porter ».

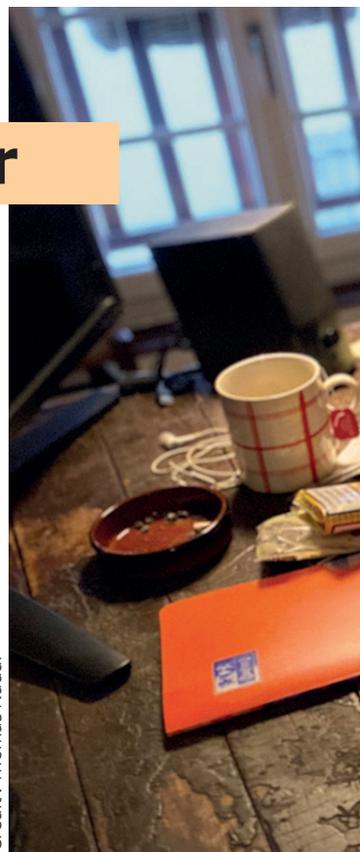
Les années passent et, « en voyant grandir ma fille, je me suis rendu compte que le problème, ce n'était pas elle, mais notre société. L'année prochaine, elle va certainement aller au collège et ma crainte, c'est qu'elle soit confrontée à des enfants qui ne la connaissent pas et qui vont repérer sa différence. Elle devra, à nouveau, batailler pour faire sa place. La société ne fait pas suffisamment de place à la différence ».

« Elle s'arrête là où d'autres ne s'arrêtent pas »

En janvier 2017, lors d'un voyage en Afrique du Sud, la photographe sillonne la région du Cap. Sur sa route, elle est intriguée par un groupe de personnes dans un parc. « J'ai vite compris qu'il ne s'agissait pas d'un déjeuner sur l'herbe entre amis, mais du campement de fortune d'un petit groupe appartenant à priori à la communauté LGBT », se rappelle-t-elle. À nouveau, elle se saisit de son meilleur compagnon de route, son appareil photo, et improvise un shooting de rue. « Je voulais leur montrer qu'ils étaient beaux », sourit Séverine, avec pudeur. Elle fixe un des tirages.

« Il y en a un qui pose sa tête sur l'épaule de l'autre, il le tient par l'épaule, on voit ce lien familial qu'ils ont tissé entre eux malgré une très grande précarité. » La photographe illustre la vie des

Crédit : Thomas Naudi





autres, mais au fond, que disent d'elle ces clichés ? « *Quand je m'arrête et que je me mets à photographier des gens dans la rue, c'est que je les trouve beaux. Peut-être que certains les trouvent exubérants, car ce sont des hommes qui s'habillent en femmes, mais pour moi, ils sont beaux* », explique la photographe.

« Séverine est allée voir ailleurs et on sent que son œil est plus ouvert, estime Laurent Ferrière, photojournaliste à Toulouse. C'est une photographe qui a le mérite de s'arrêter là où d'autres ne s'arrêtent pas. »

Séverine ne manque pas d'anecdotes attestant du regard que porte la société sur la différence. A travers la photo, il s'agit de démystifier le handicap.

### Chroniques du monde d'aujourd'hui

D'ailleurs, la photographe n'est pas trop « *paysages ni couchers de soleil* ».

Ce qu'elle aime, c'est raconter des histoires. Témoigner de sujets qui la touchent. Ce qu'elle préfère, c'est la photo en noir et blanc. Elle traverse le temps.

Fait sauter les barrières.

« Je suis allée photographier des élèves dans une école toulousaine, dans un milieu assez défavorisé et très multi-ethnique. En faisant la post-production je me suis aussi dit que le noir et blanc atténuait un peu les différences. Les différences de couleurs, les inégalités de richesses. »

Dans une époque de la couleur, et du temps qui passe à toute allure, « *le noir et blanc apporte une temporisation, il fixe le temps* », ajoute le photographe de presse Laurent Ferrière.

De tous, ceux qui la définissent le mieux, ce sont peut-être les amis ou les inconnus passés

devant son focus. Qui, au travers de scènes de vie des plus banales, ont raconté le monde d'aujourd'hui.

Cendra Guiraud a rencontré la photographe il y a quatre ans. Depuis, les deux sont devenues amies.

« Séverine a énormément de talent,

elle sait capturer l'humain dans la photo, explique celle qui, il y a quelques mois, est passée devant son objectif en compagnie de sa compagne. Ses photos ne sont pas clichées, c'est au delà de ce que l'on a l'habitude de voir. »

« Mes photos racontent des histoires, mais il n'y a pas toute l'histoire, chacun peut imaginer la suite », conclut Séverine Galus, les yeux rivés sur une photo de sa fille qu'elle tient fermement.

THOMAS NAUDI

**Ses photos ne sont pas clichées, c'est au-delà de ce que l'on a l'habitude de voir.**



Crédits : Justine Seguin

Philippe C.

## Être Franc-Maçon, entre fantasmes et réalité

**Il plane au-dessus de la Franc-Maçonnerie un voile sombre. Tissé de mythes et de légendes, il fait écho à une incompréhension générale des rites et pratiques maçonniques. Souvent pensés comme maîtres du monde, les frères n'empruntent aux idées reçues que leur discrétion. Philippe a 61 ans et une carrière vieille de 30 ans dans la Franc-Maçonnerie. Pourtant, ce monsieur-tout-le-monde n'en laisse pas échapper le soupçon.**

Livre dans une main et crayon à papier dans l'autre. Il est à peine 15h, mais les après-midis sont longs pour cet informaticien confiné. Alors pour tuer le temps, il passe en revue ses ouvrages préférés afin d'y ajouter quelques commentaires. Philippe, dont les traits juvéniles masquent la soixantaine, se passionne pour la littérature. À tel point que romans et essais philosophiques tapissent les murs de sa maisonnette, en banlieue toulousaine. Mais lorsqu'on est attentif, on remarque qu'entre, *La vengeance du pardon*, d'Eric-Emmanuel Schmitt et *Mythologie et philosophie*, de Luc Ferry, se sont glissés d'étranges titres. *L'abécédaire de la Franc-Maçonnerie*, *La symbolique*

*maçonnique*, ou encore plus surprenant, *La Franc-Maçonnerie pour les nuls*.

### Entrer dans une confrérie sélective

C'est à l'âge de 30 ans qu'il rejoint la Franc-Maçonnerie. Alors marié et père d'une première petite fille, il aspirait à la parfaite famille nucléaire. Issu d'un milieu social bourgeois, Philippe a grandi dans la campagne landaise. De son éducation, il en retient les valeurs militaires de son père, officier et la soif d'apprendre de sa mère, enseignante. Lorsqu'il évoque son passé, le regard de Philippe se teint de nostalgie. Alors, lorsque les mots ne suffisent plus, il s'exprime avec des gestes.

Initié au jeune âge de 31 ans, c'est son ami Alain, lui-même Franc-Maçon depuis 15 ans, qui l'a coopté. C'est ainsi qu'il présenta Philippe à la loge du Grand Orient de France de Mont-de-Marsan. Selon son ami, il portait en son sein toutes les valeurs que représente la Franc-Maçonnerie.

L'initiation de Philippe l'a marqué à vie. « *C'est quelque chose de très symbolique et solennel qui est difficile à décrire. C'est un travail sur soi intense qui pousse à une réflexion très intime* », admet-t-il, à demi-mots. Une expérience unique qu'il a partagé avec son épouse, Myriam. Dans l'ombre de son mari, elle observe d'un œil discret ses activités maçonniques. Ils n'en conversent pourtant jamais, Philippe gardant sous le sceau du secret les discussions évoquées dans sa loge.

Ce qu'il aime par-dessus tout dans ses activités de Franc-Maçon, ce sont les discussions. Deux fois par mois, ils se réunissent et présentent des "travaux", qui sont des exposés et débats gravitant

autour de divers problèmes de société. Motivé par des valeurs progressistes, Philippe gravit les échelons maçonniques avant de devenir Maître en 1997.

### Un secret partagé

Quelques années plus tard, il divorce de sa première femme, avant de rencontrer Anne, son épouse depuis maintenant 20 ans. Psychologue de métier, elle se passionne elle aussi pour la littérature et la philosophie. « *Nos idées peuvent parfois diverger, mais elles donnent toujours lieu à des débats enrichissants* », confie-t-elle. Lorsque son mari lui a dévoilé son appartenance à la Franc-Maçonnerie, Anne n'était pas vraiment surprise. « *Je m'étais déjà renseignée sur ce qu'était cette confrérie avant même de rencontrer Philippe. C'est pour ça que je m'en doutais un peu.* »

Mais pour la jeune adolescente du couple, les enjeux étaient moins évidents. « *Un jour, je fouinais dans les placards de mes parents, et je suis tombée sur une boîte qui contenait des attributs de cérémonie de Franc-Maçon* », se souvient Agathe. « *J'étais encore petite, je devais avoir 13 ou 14 ans et je me rappelle avoir immédiatement pensé que mon père était dans une secte* ». Philippe s'amuse aujourd'hui de ce souvenir, mais à l'époque, il avait dû lutter avec sa fille pour lui expliquer les choses. Il lui a d'abord offert un livre, *La Franc-Maçonnerie pour les nuls*. Puis s'en sont suivies de longues discussions lors desquelles il répondait à toutes ses questions.

Ce secret auquel étaient soumis les Franc-Maçons hante, aujourd'hui encore, les mémoires collectives et la discrétion des frères alimentent toujours les plus fantasques des croyances.

**Nous sommes une société discrète, mais pas secrète.**

*Franc-Maçons sont des gens comme vous et moi. Il existe différentes obédiences mais les adhérents sont loin des fantasmes du public. Nous sommes une société discrète, mais pas secrète et qui ne se réunit pas pour comploter mais pour tenter d'œuvrer pour le progrès de l'humanité.* »

Il n'est d'ailleurs pas rare que les grandes obédiences de la Franc-Maçonnerie organisent des salons et des conférences pour permettre à tous de connaître et comprendre ce monde qui fascine. Philippe, qui lui a fait le choix de l'anonymat, salue de bon augure ses frères qui ont choisi d'exposer leur appartenance. « *Je n'ai pas fait le choix de m'afficher publiquement en tant que Franc-Maçon, mais quand je vois l'impact positif de ces salons et les mœurs qui changent petit à petit face à nos activités, ça me donne envie d'y participer.* »

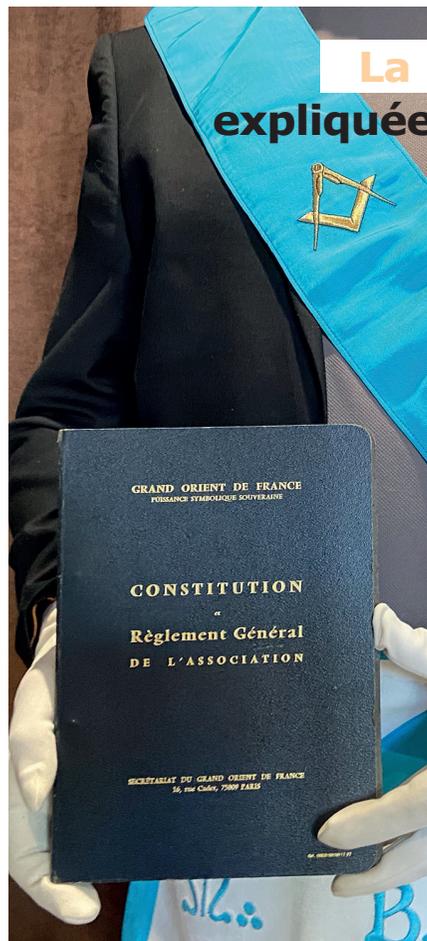
Le chemin est encore long avant que l'opinion publique ne délaisse son amour pour les théories du complot. Philippe et ses frères continuent de mettre tout en œuvre pour casser le mythe autour de la Franc-Maçonnerie et ne plus être perçus comme marginaux.

JUSTINE SEGUIN

## La Franc-Maçonnerie, expliquée en quelques mots

La Franc-Maçonnerie est un cercle de sociabilité discret et basé sur la fraternité. Les membres y sont "cooptés" (recrutés) et se doivent de respecter un rite initiatique précis. C'est un groupe de pensée qui permet de débattre de sujets sociaux qui marquent l'actualité. Les Franc-Maçons se rassemblent autour de valeurs communes : la laïcité, le progrès et l'humanisme, parmi tant d'autres.

Les loges maçonniques se regroupent en obédiences. Les 3 plus connues de notre pays étant le Grand Orient, la Grande Loge, et le Droit Humain. On estime, en France, qu'il y aurait environ 140.000 Franc-Maçons, un chiffre compliqué à estimer puisque les adhérents choisissent de conserver leur discrétion.



Célian Calvo-Molina

## Il leur donne la force et elles mènent le combat

Célian est un grand timide, souriant, à la personnalité attachante. Du haut de ses 14 ans, le jeune audois est incollable sur l'OM et pratique le foot fauteuil. À l'âge de trois ans, on lui diagnostique la myopathie de Duchenne. Entouré de sa mère et de son AESH, il nous parle de son quotidien.



Crédits : Manon Moreau

« *Je suis un peu spécial* », dit-il avec un sourire timide au coin des lèvres. Les muscles de Célian fondent au fil du temps, ce qui lui fait perdre sa force petit à petit. Un peu spécial oui, mais certainement pas différent, et encore moins à part. D'ailleurs, Célian le dit lui-même à Johanna, sa maman :

« *Moi je suis parfait, tu m'as bien fait, tu ne m'as pas loupé* ». Une petite anecdote que Johanna raconte en souriant et qui en dit long sur l'évolution des regards dans notre société. Ces regards, Célian ne les a jamais subis. Il ne les ressent pas et confirme qu'il ne se sent pas du tout différent dans le regard de ses camarades de classe.

« *Au début ça m'arrivait que les autres élèves me posent des questions, maintenant plus du tout* ». Quelques questions qui s'expliquent sans aucun doute par la curiosité d'un enfant de 11 ans. Leur bienveillance, quant à elle, permet à Célian de ne pas subir le regard des autres. Pourquoi ? Tout simplement parce qu'il ne le regarde pas différemment. Là est toute l'importance du témoignage de Célian. En parlant du handicap et en sensibilisant les enfants depuis de nombreuses années, les nouvelles générations ne font plus du handicap, une particularité qu'il faudrait mettre de côté. « *On n'a plus ce regard*

*qu'on avait il y a peut être 10 ans, son handicap n'a jamais trop été un frein pour son intégration à l'école », constate Johanna.*

### Faire bouger les choses

En 2020, si les mentalités semblent avoir évolué, il se pourrait bien qu'il y ait encore des efforts à faire. Célian peut compter sur sa mère, mais aussi sur son AESH (accompagnants des élèves en situation de handicap), Stéphanie Siffre. Ces deux femmes, totalement engagées pour l'intégration des personnes handicapées, mènent un combat commun : empêcher que Célian soit mis en marge de la société, sous le prétexte de la différence. Mais sans lui, ce combat n'existerait pas: *« La force c'est Célian qui l'a, c'est une force à lui tout seul »*, explique sa mère, suivie par son AESH qui ajoute: *« Célian m'apporte peut-être davantage que ce que je lui apporte ».*

Stéphanie raconte l'exercice en cas d'incendie au collège. Le récit est frappant : *« Jusqu'à présent, ils laissaient Célian dans la classe quand l'alarme se déclenchait. Donc on laisse Célian brûler, c'est ça ? C'est un exercice c'est vrai, mais c'est quand même symbolique. Si pendant un exercice on laisse Célian dans la classe, il va se passer quoi le jour J ? Moi c'est un détail qui m'a dérangé. Donc avec Johanna, on en a parlé à la direction et on a fait en sorte qu'un protocole en cas d'incendie soit appliqué même pendant les exercices ».* Faire sortir Célian de la classe dans le cadre de cet exercice, demande une organisation particulière. Mais le laisser à l'intérieur de la classe sous prétexte que c'est « trop compliqué » pose un problème d'éthique. Ce genre d'action met Célian à part du reste de la classe.

Pourquoi ? À cause de son handicap. Johanna raconte

même que parfois, ce sont les enfants qui s'interrogent: *« Mais il va brûler Célian ? »*. Comme le montre cette anecdote, la présence de son AESH en classe est indispensable pour Célian. À ses côtés au quotidien, Stéphanie et Johanna, portent un regard critique sur l'institution : *« Moi je trouve que le plus dur avec des enfants qui ont des difficultés, ce ne sont pas les autres enfants mais les adultes, les professeurs. Comme il y a un autre adulte (l'AESH), ils vont s'adresser à l'adulte et pas à l'enfant. Que ce soit Célian ou les autres. Ce sont des choses du genre : "Tu*

*crois qu'il a compris ?", "Je ne sais pas, demande lui, il est à côté" »*, raconte Johanna, qui elle s'occupe d'un autre enfant. Toutes les deux sont d'accord sur le fait que les professeurs s'adressent trop souvent à elles, alors qu'ils devraient tout simplement s'adresser directement à Célian; comme il le font avec le reste de leurs élèves d'ailleurs. Une nouvelle fois, la réussite de l'intégration est remise en cause. Si un enfant n'est pas considéré comme différent, alors pourquoi n'est t'il pas logé à la même enseigne que les autres ?



### Améliorer le quotidien

L'année prochaine, c'est une nouvelle étape qui attend Célian : le lycée. Johanna et Stéphanie l'accompagneront pour préparer au mieux ce tout nouveau quotidien. A l'école, Stéphanie apporte à Célian une aide pratique, comme l'aider à mettre son manteau, lui sortir les cahiers du sac ou encore lui écrire les cours. Mais ce n'est pas le plus important pour elle: *« Célian est quelqu'un de très timide, ça fait partie de lui, donc moi je travaille plus sur son autonomie. Par exemple, lui faire prendre l'habitude de poser les questions tout seul au professeur. Il a tendance à ne pas demander même s'il ne comprend pas. Donc j'essaie de lui faire travailler cette autonomie, pour qu'il ait plus de facilité à parler avec l'adulte ».*

Un travail important qui, à terme, viendra optimiser ses cours au lycée. Johanna, elle, aimerait pouvoir devenir l'AESH de son fils pour sa rentrée au lycée. Une demande concrète et justifiée pour une réponse en général plutôt aléatoire. *« J'espère pouvoir m'occuper de Célian au lycée, si je ne m'occupe pas de lui, je vais devoir arrêter de travailler. Par rapport aux transports déjà. Je n'ai pas envie qu'il soit oublié un jour sur deux au pied du bus parce qu'il n'est pas adapté. Il y a des sociétés pour le transport des personnes à mobilité réduite, mais là c'est aussi le mettre à part et je ne veux pas »*, explique Johanna. Une façon à nouveau de ne pas pousser Célian vers les marges à cause de son handicap.

Aymeric

## Le pianiste aux « yeux cassés »

**Pianiste à la carrière riche en expériences, Aymeric voit sa vie basculer en 2015. A la suite d'un décollement de la rétine aux deux yeux, il devient malvoyant. Son quotidien doit alors être adapté pour vivre le plus normalement possible. Un combat que l'homme tente de mener avec le sourire.**

Les notes résonnent dans le grand séjour. Tantôt puissantes et intenses, tantôt douces et délicates. C'est du Chopin. Le piano à queue verni de noir est imposant et prestigieux, on lui reconnaît ses qualités à son nom : Pleyel. Derrière l'instrument, Aymeric, un homme de 47 ans, simplement vêtu, fait le show. Quand le morceau prend fin, le pianiste se lève et se déplace avec précaution, une main devant lui. Aymeric est malvoyant depuis 5 ans. A le voir circuler chez lui, on ne le croirait pas handicapé. Seules ses lunettes aux verres épais, et son regard parfois perdu, le trahissent. « *Si je ne porte pas de lunettes noires et*

*de canne, les gens ne le savent pas, ils croient que je suis bourré* », plaisante-t-il. Le pianiste ne manque pas d'humour, malgré une vie pleine de péripéties.

### Un parcours fait de rebondissements

Assis autour d'une table, Aymeric se rappelle son histoire avec nostalgie. Son talent se révèle dès lors qu'il découvre le piano, à l'âge de sept ans. Continuer dans la musique devient une évidence, il entre donc au conservatoire national supérieur de musique de Paris. Lors de son parcours, Aymeric rencontre Alice Dona, qui l'intègre dans son école en tant qu'étudiant, puis professeur. Les studios Alice Dona lui donnent la possibilité de rencontrer des artistes comme Gilbert Montagné, Jean-Jacques Goldman ou encore son idole, William Sheller. Ce dernier lui offre l'opportunité de sa vie : faire la première partie de son spectacle à l'Olympia.

Dans les années 2000, le pianiste décide de monter sa boîte de production. Ayant du mal à en vivre, il met sa société en sommeil quatre ans plus tard. Aymeric quitte Paris en 2008 pour élever son premier enfant et se rend à Dax, dans les Landes. Il décroche



alors plusieurs contrats en tant que professeur de piano dans des conservatoires du département. En septembre 2015, son quotidien est bouleversé. Aymeric voit comme des papillons dans son œil droit. Atteint de myopie, il décide de se rendre chez son ophtalmologue. « *On m'a dit que je faisais un décollement de la rétine, donc opération en urgence* », explique-t-il. Une opération vaine, puisqu'il récidive. Les silences deviennent pesants dans le salon du pianiste. Aymeric semble revivre la douleur qu'il a vécu autrefois. Celle qui lui prenait tout le crâne et l'empêchait de dormir des jours durant. « *C'était l'enfer, j'ai cru que j'allais me suicider* ». Avec le temps, sa souffrance disparaît, tout comme sa vue. Aymeric poursuit avec autodérision : « *Quand tu perds un œil, tu as toujours l'autre, c'est un peu chiant mais tu t'adaptes facilement* ».

Cependant, six mois après, c'est cette fois-ci son œil gauche qui est troublé par une sorte de rideau de mouches. « *J'ai compris directement, seulement là, tu sais que tu n'as pas de troisième œil* ». Cela arrive alors que sa femme Aude va accoucher de son troisième enfant. Malgré de multiples opérations, il n'a désormais qu'une vision limitée. « *J'ai accueilli mon garçon dans le noir* », confie le père de famille.

### Une lutte pour être « normal »

Les trois plus grandes réussites d'Aymeric, ce sont ses enfants. Même s'il ne peut plus les contempler, il est fier de montrer les photos de sa famille, qui sont

accrochées au mur. Cet amour pour ses garçons, c'est ce qui le pousse à ne pas se renfermer sur lui-même. « *Après ça, tu t'isoles toi-même, parce que tu ne veux pas montrer ton handicap, tu as honte et te sens vulnérable, mais j'avais déjà deux enfants et un troisième venait d'arriver. Il ne fallait surtout pas que je leur montre que je n'étais pas apte à m'en occuper.* »

Alors Aymeric, aidé par la PCH (prestation de compensation du handicap), ré-apprend à faire la cuisine, à utiliser de nouvelles applications et aménage sa maison pour mieux se repérer. Il s'entraîne même à faire des dizaines d'allers-retours à la crèche avec sa canne afin de pouvoir ensuite y emmener son plus jeune fils en poussette. Des efforts pour être un père comme les autres, même s'il « *a les yeux cassés* », comme il l'explique à ses enfants. Pour atteindre ses

### Après ça, tu t'isoles toi-même, parce que tu ne veux pas montrer ton handicap.

objectifs, Aude a été un véritable moteur. « *Tu m'as toujours amené dans des endroits que je ne connaissais pas, je n'avais pas le choix !* Rigole-t-il en s'adressant à elle. *Je t'en voulais mais en même temps, c'est ce qui m'a poussé* ». La méthode d'Aude, c'est aussi de tourner en dérision le handicap de son mari. « *Quand il faisait une opération, il ne voyait rien, alors je disais aux enfants que c'était le moment de jouer à cache-cache avec leur papa* ». Le couple rie en cœur, au milieu du séjour. « *De toute façon, quoi qu'on y fasse, la situation restera la même, donc autant en rire* », conclut Aude.

Si le couple en rit, cela ne signifie pas pour autant que tout est



facile. Professionnellement parlant, le handicap d'Aymeric a d'abord été un frein. Quand il a perdu la vue, deux écoles de musique n'ont pas renouvelé son contrat. Cela malgré l'intervention d'Alain Bonte, directeur du conservatoire des Landes, seul employeur à l'avoir soutenu. Aidé par la PCH, il met en place un taxi pour les trajets du professeur et du matériel spécifique. Le directeur craignait seulement les réactions des parents et des élèves. « *Au final, ça s'est très bien passé, quand il est revenu ça a été un soulagement pour tout le monde* ». En parallèle, Aymeric est embauché au conservatoire de Dax.

La carrière d'Aymeric semble donc loin d'être finie. Comme l'a spécifié Alain Bonte, après tout, plein de pianistes sont aveugles ou sourds. Peut-être qu'Aymeric relancera sa boîte de production ? S'il n'y croit pas, sa femme elle, n'exclut pas cette possibilité : « *Il y a tellement eu de rebondissements dans sa vie, alors pourquoi pas !* ».

LAURIANE PELAO

Chris Ballois

## Un athlète handisport totalement hors normes

Crédit : Maio Arias



**Chris Ballois est né avec une agénésie à l'avant-bras gauche. Une naissance avec un membre en moins et pourtant, une vie pleine de records du monde et d'exploits. Athlète hors normes, il n'a jamais rien lâché, malgré son handicap.**

« Pour mes activités nautiques, je n'utilise pas de prothèse. C'est plus encombrant qu'autre chose. Je navigue d'une seule main. » Après une telle phrase, le décor est planté et l'on comprend un peu plus l'homme derrière cet athlète hors normes. Chris Ballois a battu de nombreux records du monde dans sa vie et notamment celui de 2018, parmi les valides. Lui, le sportif handisport.

Il est le premier athlète handisport à battre un record du monde chez les valides, ce qui lui a valu une reconnaissance éternelle.

### Un parcours dans la normalité

Chris Ballois va vivre très jeune avec une prothèse. Dès l'âge de 2-3 ans, il est appareillé au bras gauche. Mais ses parents ne

veulent pas le voir comme une personne handicapée, « Mes parents l'ont pris comme une différence et non pas comme un handicap. Ils m'ont laissé l'autonomie et la possibilité de faire plein de choses. » Une enfance différente des autres de part son agénésie, mais tout de même proche de celles des autres.

Chris essaye de nombreux sports dans sa jeunesse et finit par découvrir le monde de la voile. Il débute par la planche à voile et très vite, le jeune garçon développe des astuces pour pallier son manque d'avant bras gauche. N'utilisant pas de prothèse durant son activité, il révolutionne certains aspects de son sport. Et certains valides se sont inspirés de lui, « Le fait de naviguer à une main,

*m'obligeait à faire des figures d'une certaine façon. Cette façon a créé une évolution dans ce sport. Certains ont repris les figures que je faisais à une main, pour rendre des figures plus difficiles à réaliser. »*

Après être entré dans le Top 10 français dans les vagues, Chris Ballois rencontre Bruno Legaïgnoux, l'un des meilleurs compétiteurs mondiaux de kitesurf, lors d'un voyage au Maroc. Ses premiers essais dans ce sport se font parmi l'élite mondiale et les précurseurs de cette discipline. Avant d'en devenir un compétiteur, Chris Ballois veut d'abord développer le marché mondial. Il passe par la vente et le poste de Responsable Équipement France du windsurf et du kitesurf.

Après avoir été élu l'homme handisport le plus rapide sur l'eau, il va connaître la gloire chez les valides en 2018. Une performance qui n'a pas été de tout repos, puisque Chris a dû changer sa méthode de

fonctionnement. Battre un record du monde en kitesurf, cela se passe sur un mois. Mais après de nombreuses tentatives de record, il arrive à saturation de vitesse. Après de nombreuses analyses de ces runs précédents, Chris Ballois va opter pour concourir avec une prothèse. Et quelques tentatives plus tard, il bat le record du monde de vitesse en kitesurf. Une performance inattendue et hors du commun pour une personne handicapée. La reconnaissance viendra de l'ensemble des pratiquants de son sport. Il sera considéré la même année comme le coup de coeur du monde marin par la Fédération française de voile.

### « À la prothèse ou au prothésiste de s'adapter et pas l'inverse. »

Chris Ballois doit adopter une prothèse très jeune, dans les deux premières années de sa vie. La venue de la prothèse mécanique avec une ouverture, une sorte de pince, a changé sa manière de fonctionner. Cette prothèse lui permet d'attraper des choses, de remplacer une main avec un câble qui passait derrière les épaules et en bougeant l'épaule ça permettait d'actionner un câble mécanique. À l'adolescence, il a finalement utilisé la prothèse esthétique sans mécanisme. Pour le simple intérêt d'avoir un équilibre et un côté pratique, un appui plutôt qu'une saisie.

Chris Ballois est l'une des deux premières personnes à avoir utilisé une prothèse e-bionique. Une prothèse mécanique mais commandée par un mécanisme avec des composants électroniques. Mais depuis des années maintenant, il n'utilise plus de prothèses e-bioniques, pour une raison simple, « À la prothèse ou au prothésiste de s'adapter et pas l'inverse, sinon ça n'a aucun sens. »

L'e-bionique est électronique donc lourd et encombrant avec des batteries, des capteurs. Une prothèse que Chris Ballois n'utilise que très rarement pour ne pas le fatiguer avec un objet de plus d'1 kg.

### L'éducation au handicap par le sport

Chris Ballois n'a jamais vécu de malveillance à l'égard de son handicap dans le sport. Il explique même que le handicap s'oublie par la performance, « Si la personne est meilleure, le handicap s'oublie. La performance passe avant tout et ils essaient du coup de faire mieux et passer devant. » Il n'est pas toujours le premier dans les compétitions mais ses performances et ses compétences lui valent de mettre "off" son handicap dans la tête de ses adversaires ou partenaires.

Ce recordman du monde utilise le sport comme moyen d'éduquer la population. Notamment sur la perception du handicap et de la différence, Chris Ballois donne des conférences dans des entreprises, des collectivités pour transmettre des messages forts. « Les conférences me permettent d'éduquer mais y'a toujours des exceptions avec la bêtise humaine. » Il réalise aussi un travail en collaboration avec la Fédération française de voile pour qu'il n'existe plus de distinction entre les sportifs valides et les sportifs handicapés. Une approche que Chris Ballois résume en une phrase, « Le sport doit se pratiquer tous ensemble. »

BASTIEN RODRIGUES



Crédit : Stéphane Balloisww

## Un homme handisport aux multiples records

**Recordman** du monde de vitesse handisport depuis 2014, à La Palme en France

**Premier athlète handisport** tous sports confondus, à battre un record du monde "valide"

**Record du monde** de vitesse en kitesurf depuis juillet 2018, à Lüderitz en Namibie

**Record** de la traversée Saint Malo / Jersey aller-retour en 2016

Alan Dohen

## Aider les personnes épileptiques, un engagement quotidien

**Alan Dohen est confronté à l'épilepsie au quotidien. Bénévole auprès de personnes épileptiques, son dévouement et son engagement vont à sa malade la plus chère, sa fille Nila.**

« Pour être un bon bénévole, il faut déjà connaître son sujet, avoir l'envie de s'impliquer, et ne pas regarder le temps qu'on y consacre ». Ces trois principes, Alan Dohen les suit à la lettre. Raidi par le froid et voûté à la recherche de chaleur, notre bénévole se tient debout sur le porche de sa maison. Emmitoufflé dans son écharpe et son pull, et mains dans les poches, Alan Dohen nous reçoit après une nuit de travail, chez lui, pour parler de l'épilepsie.

Communiquer, c'est l'une des raisons principales qui l'a poussé à rejoindre la Fondation Française pour la Recherche sur l'Épilepsie. Bénévole depuis 2018, son choix, il l'explique par plusieurs raisons. « Face à la maladie, on se dit "ce n'est pas possible, il y a des choses à faire." C'est pour ça que mon mari a décidé d'être bénévole, pour faire quelque chose pour la maladie par rapport au public », explique son épouse Caroline Dohen. Des choses à faire sur tous les plans. Car selon Alan, même si l'épilepsie est la deuxième pathologie neurologique en France après la maladie d'Alzheimer, elle

reste encore méconnue et très peu traitée par les médias.

Vaincre l'ignorance, ce bénévole en a fait son cheval de bataille. « Faire évoluer la recherche, communiquer sur la maladie, faire prendre conscience à un plus grand nombre de la population ce qu'est réellement l'épilepsie », c'est ce pourquoi Alan Dohen a rejoint l'association et œuvre maintenant depuis deux ans.

Une réalité à laquelle il a été confronté lors du diagnostic de Nila, qui avait à peine trois ans, à l'époque. « On n'avait pas connaissance de ce qu'était l'épilepsie avant d'y être confronté, donc on n'a pas eu peur plus que ça ». Caroline, son épouse, parle même de « parents démunis face à la maladie ».

### L'épilepsie de Nila

Nila a été diagnostiquée très tôt, grâce à l'efficacité du neurologue qu'ils ont rencontré, raconte son père. Un diagnostic qui, au départ, n'a pas vraiment inquiété les parents, raconte Alan. L'inquiétude est venue bien plus tard au cours du développement de leur enfant, confie le père de famille. « C'est davantage aujourd'hui qu'on se

rend compte du massacre que ça cause sur l'apprentissage de Nila ». A 12 ans, Nila aurait selon son père, un niveau scolaire d'un enfant de CE1. Un handicap supplémentaire, en plus des crises d'épilepsie que l'on ne peut pas gommer, Nila faisant partie des 30% de malades épileptiques résistants aux traitements. Elle a essayé dix médicaments inefficaces ces trois dernières années.

Une maladie qui peut même être mortelle en cas de mauvaise chute pendant une crise. Les parents racontent ne pas pouvoir laisser leur enfant prendre une douche seule, de peur qu'elle fasse une crise. Le père, inquiet tout comme sa femme, confie se poser des questions sur son avenir professionnel et sa future indépendance. Quoi qu'il en soit, Alan Dohen tient à ce que sa fille parle ouvertement de sa pathologie, et l'évoque sans tabou avec elle.

Une réalité qu'il aimerait voir transposée à plus grande





Crédit : Luigy Mathias

échelle. C'est cette ignorance qui l'a amené à pousser les portes de la fondation en 2018, où il fait de l'accompagnement par les réseaux sociaux mais pas que. Alan s'occupe d'informer et d'accompagner les familles dans leurs démarches administratives pour la reconnaissance du statut d'enfant handicapé. Des démarches administratives longues, à renouveler tous les ans, qui donnent droit au remboursement des frais de santé, ou encore à l'attribution d'une assistante de vie scolaire, tous deux indispensables.

### « Détermination et persévérance »

Si de son côté, Alan se réfugie derrière sa modestie et son calme, sa femme elle, le dit pour lui : « *détermination et persévérance* ». Deux qualités qui, selon elle, font de son mari un bon bénévole. « *Il faut être déterminé et persévérant, il ne faut pas regarder le temps qu'on y consacre et il faut être déterminé dans*

*le but qu'on s'est fixé »* répond le bénévole. Détermination et persévérance, des qualités indispensables pour continuer malgré les difficultés à communiquer. « *Il ne faut pas qu'on désespère parce qu'on s'est pris des vents, qu'on s'est fait refermer les portes sur le nez. Il faut continuer* » conclura Alan.

Des paroles qui lui évoquent sa première action au sein de la fondation. Lors de vacances, Alan se souvient remonter les allées de marché et distribuer des flyers sur la maladie. « *C'était l'été, les gens sont en vacances, ils sont joyeux et puis nous on arrive avec nos flyers pour parler de la maladie. Les gens s'en foutaient, ils ne s'intéressaient pas* ». A l'instar, par exemple, du plateau télé sur Paris en février 2019, à *Médecine Télé* où Alan est invité.

Une invitation qu'il s'est engagé à honorer, en compagnie de la directrice de la fondation Emmanuelle Roubertie, qui a dû décliner l'invitation à la dernière

minute. « *Je me suis retrouvé seul face à un journaliste et un professeur sur un plateau, et il a fallu que je tienne 11 minutes à parler de l'épilepsie. C'était compliqué et c'était en direct* ». Mais pour Alan, pas question de renoncer, explique-t-il. Dans ces moments-là, il se souvient du but pour lequel il a rejoint la fondation : communiquer.

Et pourtant, Caroline décrit son mari comme quelqu'un de calme, pas du genre à prendre la parole pour s'adresser aux gens en général. Un trait de caractère que l'on retrouve également chez sa fille Nila. Très timide, la jeune fille se réfugie près de son papa et ne prononcera pas un mot, malgré les questions de ses parents. Seul son sourire parle quand on lui demande si elle est contente de ce que son père fait pour aider les personnes épileptiques. Un visage pétillant, un sourire communicatif, derrière lequel se cache une maladie encore peu connue.

LUIGY MATHIAS

Crédits : Floriane Mezaz



Michael Boris Mandirola

## Un espérantiste qui brise les frontières

**Michael Boris Mandirola est un immigré italien vivant à Toulouse. Grand voyageur, il est fier des échanges culturels qu'il a pu faire au cours des années. Des échanges facilités par l'espéranto, une langue sans frontières qui n'appartient à personne. Michael milite depuis des années pour qu'elle soit mieux reconnue dans le monde.**

Au premier regard, on sent que Michael Boris Mandirola est quelqu'un à qui il est facile de parler. Peut-être est-ce dû au survêtement Adidas qui lui donne l'air détendu de l'employé en repos le week-end. Ou bien à son sourire presque contaminant, celui que certains inconnus vous montrent dans la rue quand vous leur posez une question, et qui vous donne l'impression que vous êtes déjà devenu leur ami. Oui, tout cela, plus sa position avachie sur le canapé de son appartement situé à Lardenne, vous indique qu'il est facile de lui parler.

Et on ne soupçonne pas à quel point, car si vous deviez avoir une conversation avec Michael, vous pourriez la tenir en pas

moins de treize langues pour peu que vous puissiez suivre son rythme. Il pourrait vous dire bonjour en italien, sa langue maternelle. Vous demander comment vous allez en anglais, puis continuer la conversation en français, occitan, espagnol, catalan, portugais, allemand, polonais, croate, turc, roumain et bien sûr en espéranto, sa préférée.

### Paroli simple kaje bone « Parler bien et simplement »

L'espéranto est une langue encore méconnue. Certains parfois l'associent à un dialecte ou un patois transmis dans une région locale. L'espéranto va pourtant à l'inverse de tout cela, c'est une langue qui a pour

vocation de réunir des individus de pays et langages différents à travers un vocabulaire simple. Une simplicité qui a plu à Michael : « *Quand j'ai vu une langue très logique avec une orthographe qui fait que chaque son correspond à une lettre et chaque lettre à un son, moi qui était à l'époque en école d'informatique j'ai trouvé ça génial !* ». Michael a commencé à apprendre l'espéranto à l'âge de 16 ans. Comment ? Une heure de cours en ligne gratuit chaque semaine pendant trois ans, suivis de nombreuses rencontres à distance ou à l'étranger avec d'autres pratiquants. Sur ses étagères, on trouve plusieurs livres écrits en espéranto, certains sont des romans, d'autres des livres d'histoire. Le résultat est qu'aujourd'hui, à 32 ans, l'espéranto est la langue que Michael parle le mieux juste derrière sa langue maternelle.

### Ideoj kaj vortoj « Des idées et des mots »

Avoir des idées politiques peut

paraître étrange pour un enfant de six ans. Pourtant Michael assure que c'est bien à cet âge qu'il a commencé à se considérer comme un citoyen européen et à rêver d'une Europe fédérée, unie par quelque chose. On peut attribuer cela à ses origines multiples, une partie de sa famille étant roumaine, ainsi qu'à ses parents, la mère de Michael parlant pas moins de six langues.

Pour son père Giulio Mandirola, le parcours de son fils n'est pas étonnant : *« Il s'est beaucoup intéressé de manière générale aux langues étrangères dès l'âge de seize ans. C'est ce qui, selon moi, lui a ouvert de grands horizons. Il a par ailleurs une grande confiance en autrui et adore découvrir de nouvelles cultures »*. Alors quand on apprend que Michael parcourt le monde en essayant de faire découvrir l'espéranto à autrui, on n'est pas vraiment surpris. *« C'est une langue de contact qui va au-delà des cultures, des religions ou des langues associées à un État. C'est génial de se dire que si on veut visiter un pays, il nous suffit de contacter un centre culturel d'espéranto là-bas. Ils nous mettent en relation avec des gens qui le parlent sur place, et on a automatiquement un pied dans le pays avec des gens qui veulent nous rencontrer parce qu'on vient d'ailleurs mais qu'on partage une langue »*.

C'est en grande partie grâce à l'espéranto que Michael a pu évoluer professionnellement tout en partant à l'étranger. Il a travaillé dans différents pays après avoir rejoint des espérantistes locaux. Même chose quand il est arrivé à Toulouse, il y a deux ans. Dès son arrivée, il a contacté le centre culturel d'espéranto local qui lui a fourni des contacts. Ainsi, il s'est trouvé des amis et

des collègues à qui parler le temps d'apprendre le français. Deux ans plus tard, il est finalement capable de tenir une conversation parfaitement claire dans la langue de Molière, avec toujours en fond un accent italien et quelques mots d'anglais ou d'espagnol à la rescousse.

### Esperanto « Celui qui espère »

Un an seulement après avoir commencé à apprendre l'espéranto, Michael a décidé de s'engager dans la diffusion de la langue à travers le monde. Au moins quatre fois par an, il se rend dans d'autres pays pour assister à des festivals ou des séminaires dont le but est de promouvoir l'espéranto. L'objectif est pédagogique : faire découvrir la langue à ceux qui n'y sont pas familiers et permettre aux espérantistes venant de différents pays de se réunir. Alessandro Romolo est un ami et collègue de Michael. Il a découvert l'espéranto à travers lui et a pu le voir à l'oeuvre dans l'organisation de ces rassemblements *« Apprendre une langue n'est pas un objectif mais un instrument. C'est d'autant plus vrai pour l'espéranto qui permet d'unir les gens dans la tolérance, et Michael est la personne la plus tolérante que je connaisse. L'espéranto lui a permis de voyager non pas comme un touriste, mais un voyageur curieux. Il accueille tout le monde auprès de lui, s'intéresse à tout et se bat pour ses idées »*. En tant qu'espérantiste, Michael se sent loin de faire partie d'une communauté marginale. Il se sent comme membre d'un groupe qui ne refuse personne et dont le fondement même est de briser les barrières entre les gens.

NICOLAS SADOURNY



### Quelques informations sur l'espéranto...

L'espéranto est une langue inventée à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par un médecin polonais du nom de Louis-Lazare Zamenhof. Celui-ci a publié en 1887 un premier projet de « Langue Internationale » sous le nom de Doktoro Esperanto « Le docteur qui espère ».

Il est impossible de quantifier le nombre exact d'espérantistes dans le monde, la langue n'étant attribuée à aucune zone géographique et le niveau de maîtrise étant très différent d'une personne à l'autre. On compte environ 10 000 000 de personnes dans le monde ayant plus ou moins étudié l'espéranto. Cette langue est parlée dans plus de 120 pays du monde.

L'espéranto est reconnu par l'ONU et l'UNESCO comme moyen de cohésion et de partage entre les nations.

Serge Perrody

## « J'ai failli arrêter plusieurs fois, mais je suis tenace... »

Depuis 10 ans, Serge porte l'antenne toulousaine du Refuge. Une fondation qui vient en aide à des jeunes rejetés par leurs parents, en raison de leur homosexualité.

*« Il faut lui dire et lui faire comprendre qu'il ou elle est une belle personne. »* Voilà ce que dit Serge lorsqu'un jeune pousse la porte du Refuge. En 2008, Serge veut s'engager en faveur des luttes LGBT. Il en est décidé. Mais le plus dur reste à faire : comment ? où ? avec qui ? La réponse, il l'a eu sur Internet. En se baladant sur *Google* pour trouver dans quelle structure il pourrait s'engager. *« Je suis tombé très vite sur le Refuge, une association encore jeune à l'époque. »*

L'association avait été créée cinq ans plus tôt à Montpellier par Nicolas Noguier. En 2008, donc, il part le rencontrer. *« On*

*a discuté toute la journée, je lui ai expliqué que je voulais créer une antenne du Refuge, chez moi, à Toulouse. Il a quand même fallu deux ans pour que je me décide enfin à me mettre à fond sur la création de la délégation départementale »*. C'est en 2010 que le Refuge toulousain, porté à bout de bras, par Serge voit le jour et accueille les premiers jeunes. Mais, cet aspect là n'est qu'une facette de la personnalité de Serge. Au fond, pourquoi a-t-il choisi d'embrasser cette cause ? Pourquoi celle-ci et pas une autre ? *« C'est une succession d'événements dans ma vie qui m'ont amené à cette problématique. Savoir que des jeunes sont mis à la porte par leurs parents uniquement parce qu'ils sont homosexuels, c'est révoltant. Si je suis toujours au Refuge, c'est surtout parce que les situations de ces jeunes me prennent aux tripes »*.

**« On ne fait pas ça pour les médailles »**

Mais attention, il ne faudrait pas résumer cet homme de 61 ans uniquement à un entrepreneur ou un gestionnaire. Non... Il est avant tout passionné ; d'abord par ses engagements. Une implication



qui dure, depuis dix ans maintenant. A ce propos, en janvier 2020, il a reçu des mains du ministre de l'Éducation Nationale, Jean-Michel Blanquer la Médaille de l'engagement associatif. « *Même si on ne fait pas ça pour les médailles, c'est toujours plaisant d'avoir une certaine reconnaissance.* », avouet-il en montrant sa médaille au ruban bleu.

Psychologue clinicien de formation, il est habitué à intervenir auprès d'un public jeune. Il est présent depuis plusieurs années dans deux établissements scolaires privés catholiques de la région toulousaine. Dans l'un d'eux, il anime des ateliers sur des thématiques humanitaires... « *J'ai toujours été sensible à la défense des intérêts des autres* », explique-t-il.

### 350 jeunes accueillis en dix ans

Aujourd'hui encore, Serge se considère en marge. « *Dans mon activité professionnelle, dans des écoles privées (catholiques, ndlr), cela m'a parfois valu d'être malmené par des collègues professeurs* », affirme-t-il. Même si, à chaque fois, la direction des établissements l'a soutenu, tient-il à préciser. Être en marge est également une nécessité pour lui. « *On ne peut pas prétendre vouloir aider des jeunes qui sont en marge de la société sans soi-même y être également d'une certaine manière.* » Une revendication donc, chez cet homme qui se confie. « *Dans certaines de mes interventions scolaires, j'ai été choqué par les mots de quelques élèves. Ils revendiquaient haut et fort leur homophobie, en disant par exemple : "Il faut tous les brûler"... Ce n'était pas il y a si longtemps...* » Un engagement

qui reste marginal et qu'Hélène Raynaud, travailleuse sociale veut saluer. Pour elle, un mot convient à l'esprit de partage de Serge : l'admiration.

Une admiration pour tout le temps qu'il donne à ces jeunes, le temps qu'il donne aussi à faire évoluer la structure du Refuge, à consolider ses actions... Un autre marqueur de sa personnalité vient colorer ce profond investissement personnel. Il se trouve dans l'un de ses traits de caractère. Il est têtue. Bon nombre de fois, il a failli tout laisser tomber parce que les difficultés s'accumulaient. Mais à chaque fois il a persévéré. « *Même si j'ai failli arrêter plusieurs fois, je revenais tout le temps en me disant "c'est trop important il faut continuer".* » Résultat : depuis dix ans, près de 350 jeunes hommes et femmes ont été hébergés. Ce qui représente une trentaine de personnes chaque année.

### Des réussites et des échecs qui permettent d'avancer

Un sens de l'engagement que salue l'une de ses plus proches collaboratrices, Catherine Prieto. « *Jamais il ne lâche les jeunes, un an après mon arrivée je me suis demandé "Mais comment il a fait pour tenir tout seul aussi longtemps ?"* », s'étonne-t-elle. De la même manière, si aujourd'hui il continue à être présent dans la fondation, c'est grâce aux jeunes selon elle. « *Les réussites et les échecs, ça forme aussi. On est dans le concret, dans l'aide directe aux jeunes qui se demandent comment s'en sortir* ». Un virus de l'engagement qui semble être contagieux. Présente depuis moins de quatre ans dans Le Refuge, elle assure qu'aujourd'hui rien ne le



fera abandonner cette cause. Pour autant, tout n'est pas parfait. Loin de là. Avec le recul, Serge se dit qu'il aurait pu faire différemment. Notamment en accordant plus de temps à sa famille, à ses deux enfants - aujourd'hui devenus grands. « *J'aurais pu être plus présent pour pouvoir les voir grandir.* »

Néanmoins, il ne regrette rien. « *Je ne vais surtout pas arrêter tout au moment où l'on commence enfin à récolter les fruits de notre travail* », dit-il en souriant. Preuve, s'il en fallait une, que cet engagé de la cause LGBT aime être sur le fil du rasoir : entre la marge, et « *la norme* »

BENOIT LEROY

**On ne peut pas aider ces jeunes sans se mettre soi-même en marge.**

# PLAYLIST

| PAGE | TITRE                             | ARTISTE                  | DURÉE |
|------|-----------------------------------|--------------------------|-------|
| 04   | Where is My Mind?                 | Pixies                   | 03:55 |
| 06   | Ma France à moi                   | Diam's                   | 03:53 |
| 08   | What You Need                     | Britney Spears           | 03:53 |
| 10   | The Return of the King            | Howard Shore             | 16:16 |
| 12   | A Long Hot Summer Day             | Bordario                 | 03:54 |
| 14   | Rallumeurs d'étoiles              | HK & les Saltimbanks     | 03:52 |
| 16   | Star Wars : Ben's Death           | John Williams            | 03:51 |
| 18   | Libertine                         | Mylène Farmer            | 03:47 |
| 20   | Sing Sing Song                    | Claude Nougaro           | 02:57 |
| 22   | UnSonCommeÇa                      | Koline                   | 02:13 |
| 24   | This is Radio Clash               | The Clash                | 04:12 |
| 26   | Money                             | Pink Floyd               | 06:23 |
| 28   | Beauty From Pain                  | Superchick               | 04:28 |
| 30   | Bagare                            | Ontuak                   | 03:27 |
| 32   | You & I                           | Dabeull feat. Holybrune  | 03:29 |
| 34   | Mr/Mme (Bruxelles)                | Loïc Nottet              | 06:21 |
| 36   | Amour censure                     | Hoshi                    | 03:27 |
| 38   | Lost With You                     | Patrick Watson           | 02:56 |
| 40   | Bande organisée                   | 13 Organisé              | 05:56 |
| 42   | Nocturne en ut mineur opus 48 n°1 | Frédéric Chopin          | 06:05 |
| 44   | Burning Bridges                   | Patrice                  | 04:19 |
| 46   | All Things Go                     | Nicki Minaj              | 04:54 |
| 48   | I'm beginning to see the light    | Louis Armstrong          | 03:40 |
| 50   | Tiel la Mundo Iras                | Juliano Hernandez Angulo | 03:46 |

Écoutez-nous directement en ligne !

